

Didier Favre

LE VAGABOND DES AIRS

récit



TERRES D'AVENTURE ACTES
DU SUD

LE VAGABOND DES AIRS

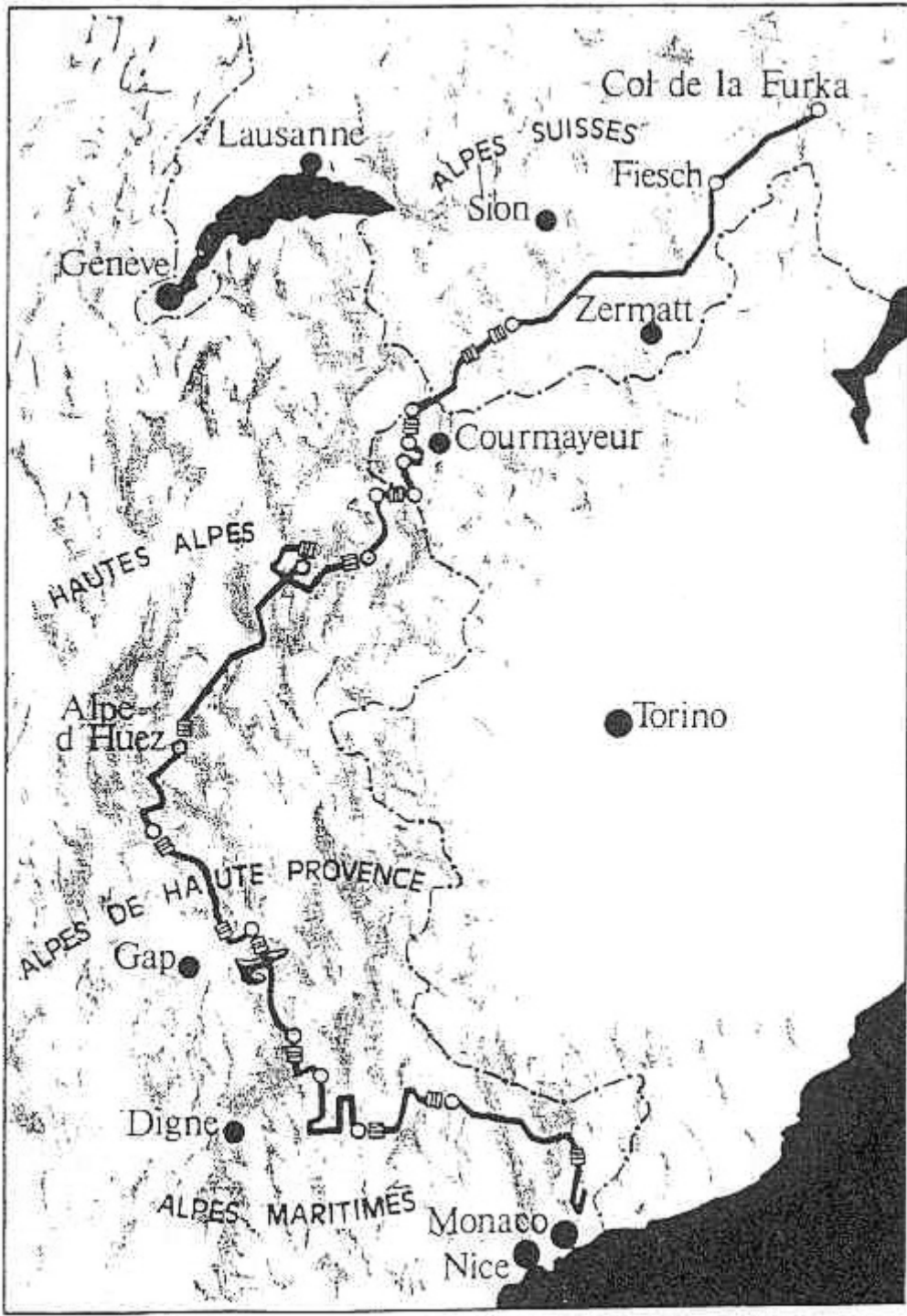
"J'ai fort à faire avec le mistral et les nuages. Le premier joue le père Fouettard, les seconds menacent de m'aspirer à grande vitesse. Craignant ces étreintes fatales, aussi dangereuses qu'un décollage de falaise, j'évite les trop grands rapprochements et quitte les ascendances pour me tenir à distance raisonnable de la base des nuages. Ils deviennent de plus en plus nombreux, jouant les aspirateurs omnivores avant de me repousser à coups de trombes d'eau. Au loin, le ciel d'Allos a une couleur d'enterrement. Toutes les voies du nord sont bouchées.

La direction nord-ouest m'est interdite, elle aussi, car les reliefs sont trop élevés sous la base des nuages. Il ne reste qu'une alternative, descendre la vallée du Verdon pour contourner les hauts sommets, jusqu'à la première enfilade.

La route du nord passe par le sud. Rien n'est simple !"

(Extrait)

Voler comme un oiseau, ce rêve que chacun de nous porte en lui. Didier Favre l'a réalisé en survolant les Alpes du sud au nord, en 1992, suspendu sous une aile delta. Initiateur du "vol bivouac" – c'est-à-dire sans aucune assistance à terre - , prêt à remonter à pied son matériel, lorsque les caprices de l'air l'ont contraint à atterrir, ce Suisse valaisan, né en 1947, auquel la télévision a déjà consacré plusieurs émissions, s'affirme également ici comme le savoureux conteur du premier de ses longs vols.



- Biviouacs
- ▤ Montées à pied

Vol biviouac, etc 1992

Sospel, 21 juin 1992

Il pleut sur Sospel. Je n'ai aucun espoir de m'envoler aujourd'hui. Demain peut-être ? Après-demain probablement, car le mauvais temps ne dure jamais sur la Côte d'Azur. Tout au moins je m'en persuade, malgré le pessimisme ambiant ; les gens et la nature font grise mine.

Un dernier signe de la main et la Toyota blanche disparaît définitivement. Je reste seul avec mon maigre bagage et une aile delta pliée dans sa housse.

Le hasard a voulu que je sois, hier, en contact téléphonique avec le roi des présentateurs de météo:

- Du mauvais temps? Sur les Alpes-Maritimes, vous en avez pour cinq jours... au moins. Ce sera la galère...

Il se trompe sûrement. Je trouverai bien, entre deux averses, un petit rayon de soleil qui me permettra de prendre l'air.

Le soleil!

Sans lui, je ne suis rien ; un rampant parmi les rampants. Un sourire de sa part et c'est la métamorphose, le pachyderme devient libellule, la chrysalide papillon, le tube inerte aile volante. C'est lui, qui, de cette misérable butte de quatre cents mètres de haut, va me propulser dans le ciel et m'ouvrir toute grande la porte des Alpes.

Personne n'est égal devant lui. Lorsqu'il darde ses rayons, le sol boisé, herbeux ou rocailleux, absorbe et restitue sa chaleur de manière différente. La forêt, avare, l'emmagasine, alors que la roche la rend généreusement sous forme de bulles d'air chaud. Ces bulles thermiques montent, accélèrent en se dilatant et acceptent à leur bord tout passager qui souhaite s'élever vers le ciel. Sans les ascendances, les aigles, les vautours ou les gypaètes ne pourraient plus se mettre en quête de nourriture et les vols migratoires n'existeraient pas.

Pour la majorité des mortels, un libériste, qu'il soit deltiste ou parapentiste, décolle du sommet d'une montagne et atterrit à son pied après quelques minutes de vol plané. Je me réjouis de les surprendre, de leur démontrer par les faits ce qu'il est possible de faire avec du soleil, un gros bout de tissu et quelques tubes, sans moteur, sans hélice, en douceur et avec poésie.

-Vous sautez en deltaplane?

-Non, je vole !

Mon projet de traverser les Alpes a suscité plus d'incrédulité que d'admiration, même parmi les initiés. Voler, passe encore, mais voyager en volant, des jours durant, sans assistance mécanique, paraît saugrenu.

A entendre cette pluie qui tombe sur mon parapluie bleu-blanc-rose de quatorze mètres carrés, des doutes m'assaillent, aussitôt rejetés. Je suis, pour reprendre l'expression sarcastique d'un copain, "homme de certitudes" que la démesure du projet n'égratigne même pas. La chose est théoriquement possible ; dans mon imagination, elle est accomplie. Reste une simple formalité, la réaliser.

Il pleut mais je suis heureux, viscéralement optimiste.

Grâce à cette pluie, je peux entrer en douceur dans le voyage, arrêter de courir, apprécier le temps qui passe, écrire en paix, préparer méticuleusement mes bagages.

Il s'agit de ne rien oublier d'essentiel. En guise de valise, je n'ai qu'un harnais de vol et ses quelques poches. Le volume disponible équivaut à deux cartons à chaussures de pointure fillette. Bien peu pour ranger vêtements, nourriture, outillage, pièces de rechange, cartes de géographie, bouquin, jumelles, gourdes et carnet de route. Six à sept kilos qui concentrent l'essentiel. Ajoutés à une aile de trente kilos, au matériel de photographie, au parachute de secours et aux deux

harmonicas, le tout frise les cinquante kilos. Une masse au sol, une paille en vol.

Privilège du pionnier, j'ai défini moi-même les règles et les principes du vol bivouac. Il consiste à voyager avec son aile et ses jambes comme seul moyen de locomotion Bannie la voiture, les téléphériques, l'assistance prête à intervenir à la première difficulté. Je dois me débrouiller seul ; en profitant simplement de l'énergie solaire qui s'exprime en ascendances thermiques et des opportunités des Alpes pour vivre. A la tombée du jour, j'atterrirai le plus haut possible en montagne, de manière à pouvoir repartir le lendemain. A défaut d'un refuge ou d'un cabanon de berger, je passerai la nuit à la belle étoile.

En cas d'accident, je dispose d'une petite balise de trois cents grammes censée communiquer avec les satellites lorsque la goupille est tirée. Le cas échéant, un processus de secours, dont j'ignore tout, devrait se mettre en place. Cela fait du bien d'y croire un peu, et constitue un bon tranquillisant pour mon entourage.

J'aurais souhaité m'envoler du site de Roquebrune, qui domine Monaco et la mer, mais il est fermé en été. La plage, seul lieu d'atterrissage possible, est rendue aux estivants.

Sospel, à quinze kilomètres à vol d'oiseau de la principauté, est interdit de vol. De toute l'Europe affluaient des libéristes et leur manne financière, jusqu'au jour où une triste embrouille de clocher entraîna la condamnation du meilleur site de France.

Aujourd'hui, la séduisante bourgade médiévale se meurt. Les commerçants pleurent et désertent, les habitants se désolent, les politiciens se chamaillent. L'agonie se reflète sur les nombreuses et pittoresques fontaines, toutes affublées d'une vilaine pancarte de tôle sur laquelle est inscrit, d'une main tremblotante: "Eau non potable." Malice de cafetier ou

triste réalité? Pour en avoir le cœur net, j'en bois ; elle se contente de me désaltérer.

L'interdiction de décollage du mont Agaisen relève du même état d'esprit, d'où ma transgression et l'espoir que bientôt de nouvelles pancartes fleuriront :

SITE DECOLLABLE ET EAU POTABLE

*

Il y a du vent, je suis content.

Des rafales de plus de cinquante kilomètres à l'heure clouent l'aile au sol et m'offrent du bon temps. Voilà vingt ans que j'en manque.

Le temps. Rose le prend depuis quatre-vingts ans dans son hameau de La Puella au pied de l'Agaisen. Ses quatre poules et ses huit chats s'égaillent dans la courette, parmi les iris, les giroflées, les primevères et les coquelicots.

Pour en interdire l'accès aux sangliers, attirés par le potager qu'elle met tant d'amour à cultiver, elle a construit des clôtures faites de branches et de toiles en plastique que des fils de fer retiennent ensemble.

Son jardin secret, c'est l'écriture et la poésie qu'elle déclame en prose, en vers, en patois, en français. Tendre envers la nature, elle a la dent dure pour les humains. Insolite et attachant personnage, solitaire dans un univers coloré de fleurs et d'arbres qui lui inspirent des proverbes dont elle émaille la conversation.

Faié de ben a Bertrand, quou te reindé en cagan.

(Fais du bien à Bertrand, qui te le rendra en chiant.)

Son rire, accentué par les rides, ponctue une verve un peu théâtrale qui m'invite à oublier la façade pour approcher l'intimité. Rose, à l'image de ses vers se livre facilement, heureuse d'avoir un auditoire.

Elle a prochainement rendez-vous avec Dieu, et m'en parle.

- La crainte de Dieu, c'est le début de la sagesse. Le bon Dieu est lent, il paie tard mais juste.

Je lui parle de mes doutes.

- La foi, m'avoue-t-elle, c'est croire sans voir. On a du mérite quand on est croyant.

Elle jette un dernier regard désapprobateur sur ce monde agité qui l'entoure.

- Il faudrait que les gens arrêtent de faire les imbéciles sous prétexte de progrès. Tout devient trop compliqué. Il fallait une évolution mais, maintenant, la société va à reculons.

Pour rentrer ses poules dans le poulailler, Rose imite l'aboiement du chien, puis se lève pour gravir allégrement le petit sentier qui mène aux oliviers, se faufilant entre les pommiers, les poiriers et les abricotiers. Le temps d'un éclair, elle extrait l'inséparable Opinel de sa poche pour tailler tout aussi prestement un rameau d'olivier qu'elle me tend. Elle connaît mes projets célestes qui démarrent à quelques mètres au-dessus de son toit. Aller sur la Lune, prendre une navette spatiale et se mettre en orbite, elle sait que c'est possible, mais quitter sa montagne par les airs, comme les oiseaux, la dépasse.

-Avec le temps, je comprendrai, m'avoue-t-elle en guise de conclusion.

Un coup d'œil au ciel gris me pousse à la balade buissonnière. Le repas m'est servi sur un cerisier. Pour le dessert, je passe au figuier, quelques mètres plus loin.

Près du ruisseau, un serpent glisse entre mes jambes et me flanque la frousse. Une vipère? Non, une couleuvre, qui s'enfuit dans l'herbe haute.

L'unique inscription "Actions écologiques", figurant en gros caractères sur mon gilet, me vaut quelques rencontres instructives. Jean-Marie est garde-moniteur au parc national du Mercantour. Parallèlement à son travail, il inventorie et photographie les trente-quatre espèces différentes d'orchidées recensées dans les Alpes-Maritimes, quand il n'observe pas les aigles, nombreux dans le parc. Il n'est pas étonné que j'attende le soleil pour m'envoler:

-Les aigles font comme toi. Pour voler et se nourrir, ils guettent les ascendances thermiques. Sans elles, ils doivent battre des ailes et cette énergie n'est pas compensée par la nourriture qu'ils dénichent.

Avec le temps qu'il fait, ces pauvres bêtes doivent avoir une énorme fringale.

*

La météo est toujours morose, c'est une bonne chose. J'entre à petits pas dans le voyage, profitant encore du confort d'un hôtel de Sospel.

Le ciel est perturbé, chiffonné par des nuages trop lourds, qui croulent sur des pentes trop vertes jusqu'à la hauteur de la forêt. Bien plus bas, des nuées en lambeaux gris et indisciplinés coiffent la cime des arbres. Deux couches de nuages se sont formées, au-dessus et au-dessous de moi. La nature en pleurs me condamne à l'immobilité.

L'aile, détrempée dans sa housse noire recouverte de gravillons et d'aiguilles de pins, semble à jamais collée au sol. J'ai peine à imaginer que, de cette masse de six mètres de long, puisse sortir ce bel oiseau, censé m'emporter dans les airs pour traverser les Alpes.

Seul avec elle sur le mont Agaisen, je commence à avoir quelques doutes que les mauvais souvenirs sont loin d'effacer. Le chemin du vol bivouac est parsemé d'embûches. J'en ai fait l'expérience et l'ai payée au prix fort.

En 1986, crash sur les hauteurs du Grimsel. Aile détruite. Je ne maîtrisais pas encore la technique d'atterrissage en montagne.

En 1989, luxation de l'épaule sur les hauteurs de Nice et dernier bivouac à l'hôpital. J'avais mal évalué la force du vent marin au-dessus d'une falaise.

En 1990, deux indéliçats volent une partie de mon matériel à Briançon. Fin du voyage.

En 1991, une tempête nocturne déchire ma voile à la frontière austro-italienne. Irréparable.

Cette suite d'incidents n'était pas seulement due à des erreurs techniques, au hasard ou à la malchance. Avec le recul j'ai compris.

L'ennemi le plus redoutable du vol bivouac est en moi. Il se dissimule sous des traits de caractère, forgés dans des activités sportives et surtout professionnelles. Pendant vingt ans, dans un stress quotidien, j'ai dû me battre, faire preuve d'agressivité, jouer des coudes, gagner pour ne pas perdre ; ma vie était un critérium.

Là se cache l'ennemi.

Aujourd'hui je sais que si j'aborde cette aventure avec un chronomètre et des kilomètres dans la tête, je n'ai aucune chance. Pour aller au bout du voyage, je dois trouver une

harmonie intérieure ; apprendre à gérer l'aléatoire et le temps, à vivre à leur gré.

S'affranchir des impératifs du temps, c'est devenir un vagabond. C'est cet état d'esprit que je dois acquérir pour chasser définitivement le démon de la compétition. Pour l'heure, l'ennemi et l'ami se côtoient.

Le delta, dans tout cela, n'est plus un but en soi, mais un moyen, le véhicule d'un art de vivre. Avec lui, le vol bivouac ne se limite plus au plaisir du vol mais à tout ce qui l'entoure, la vie.

Pour voler plus haut et plus loin, j'ai perdu, en quatorze ans, dix kilos de graisse, abandonné le cigare, renoncé aux apéritifs et aux pousse-café quotidiens, sans pour autant me muer en ascète.

Le vol libre fut mon tuteur tout au long de ma carrière professionnelle. D'un lourdaud, il a fait un sportif. Il m'a servi de refuge permanent. Du haut des cieux, les obstacles les plus élevés restent au niveau du sol : leur survol devient facile.

Le vol bivouac m'a aidé à survivre. Aujourd'hui, le vol bivouac m'apprend à vivre.

*

Il pleut.

L'orage fait des ravages, la Côte d'Azur est classée zone sinistrée. La pluie perdure depuis un mois. Elle ne contrarie mes plans que depuis quatre jours, je n'ose pas me plaindre.

Dans les vergers alentour, cerises, abricots et figues à l'abandon attendent une hypothétique cueillette. Entorse à la propriété privée mais hommage à la nature, j'en fais mon repas

malgré les barrières qu'il faut enjamber. Ce serait un gâchis d'abandonner pareil festin aux vers et à la pourriture.

Dans un bistrot, un quidam m'apostrophe:

- C'est quoi cette inscription "Actions écologiques" sur votre gilet?

- Un groupement de gens d'action, qui retroussent leurs manches.

Je comptais faire profiter une organisation écologique de l'impact médiatique de cette folle traversée. Au dernier moment, ne me prenant pas très au sérieux, elle a préféré y renoncer. "Actions écologiques" est né de cet abandon. Ce nom n'est qu'une étiquette destinée à coiffer certaines actions en cours. C'était aussi l'occasion de faire un pied de nez à certains intégristes, ces Khmers verts qui vampirisent le mot écologie.

Parmi ces actions, l'une d'elles me tient tout particulièrement à cœur, le soutien aux bergers. Ils sont les jardiniers et les gardiens de nos Alpes. Sans eux, nos montagnes seraient en friche, envahies par les broussailles, les marécages et le maquis. Les bergers sont un symbole de la simplicité, un exemple à suivre pour une société sophistiquée qui ne se maîtrise plus. Or, ils sont généralement considérés avec mépris, leur survie économique ne tient qu'à un fil, la société les marginalise, oubliés.

Sans la présence et l'amitié des bergers, le vol bivouac ne serait pas ce qu'il est.

En les soutenant, je ne fais que rendre la monnaie d'une pièce à une communauté qui ne parle jamais d'argent.

L'année dernière, Gisèle, une bergère du col de Vars, m'avait lancé en guise d'au revoir :

-Toi qui écris, dis-leur, à ces randonneurs, à ces alpinistes, à tous ceux qui fréquentent la montagne, qu'un sourire, un geste, un mot gentil fait du bien au berger qu'ils croisent.

*

Décollera, décollera pas?

Un rayon de soleil se faufile dans la grisaille. Des yeux, je le happe au passage, remonte jusqu'au ciel qui point derrière des nuages trop gros, trop lourds, trop nombreux pour se laisser manipuler. Ils sont serrés les uns contre les autres, à se confondre, à ne faire qu'une grande mer suspendue éclairée de quelques îlots bleus.

Il faudra beaucoup de chance aujourd'hui pour que le soleil triomphe, que le ciel devienne bleu avec quelques îlots blancs, au joli nom de cumulus.

J'ai un rayon d'espoir. Je me prépare.

A grand-peine, je case les provisions dans les quelques poches disponibles du harnais: pain, saucisson, fromage, pommes, biscuits, chocolat, bâtons énergétiques, fruits secs, sans oublier l'indispensable viande séchée du Valais, gardée comme ration de survie. De quoi être autonome pendant trois jours sans trop de privations. Ce harnais aux protubérances multiples, marquées par des fermetures Eclair tendues à craquer, s'enfile comme un manteau sans manche. Il est équipé d'un mousqueton dorsal et sa poche ventrale renferme un parachute de secours.

Une fois vêtu, j'ai l'air d'un kangourou bedonnant.

Je traîne en observant ces nuages trop bas que le soleil, enfin revenu, n'a pas la force de soulever.

Que faire? Accroché à mon aile, prêt au décollage, je pèse le pour et le contre, le contre et le pour, tergiverse, décortique le contre, puis le pour, pour ne trouver, finalement, que des prétextes à ne rien décider.

Pour m'en aller par le haut, je dois impérativement trouver des ascendances thermiques. Sans elles, je serais condamné à

un atterrissage forcé, une "vache" selon l'expression consacrée, au pied de l'Agaisen et contraint de remonter à pied, une première fois avec l'aile de trente kilos sur le dos, une seconde fois avec le reste du matériel, qui en totalise vingt.

Le poids de l'inactivité l'emporte sur la décision rationnelle, je m'envole.

Il suffit de cinq pas. L'aile se soulève et m'emporte avec elle. D'un geste devenu naturel, je bascule de la verticale à l'horizontale, enfile mes jambes à l'intérieur du harnais et tire la fermeture Eclair d'un geste rapide, afin de donner le moins de résistance possible à cet air dans lequel je glisse maintenant allégrement.

Le kangourou s'est métamorphosé en oiseau migrateur.

Tout est silencieux et calme. Trop calme. Je ne cherche pas la tranquillité d'un vol plané, mais cette instabilité thermique qui me permettra de m'élever dans les cieux.

Malgré mes efforts, je perds de l'altitude. Je descends inexorablement. Dessous, la maison de Rose se rapproche, jusqu'à me faire découvrir les salades de son jardin. Rose s'y trouve, attentive à bêcher. J'appelle, siffle, implore. Elle ne réagit pas. Elle n'attend personne par le ciel.

Soudain, l'aile tressaille. Sa plume gauche se soulève, m'indiquant le noyau d'un faible thermique. Je l'encercle. Mon variomètre émet un timide "bip bip". Je retiens mon souffle, concentré sur cette bulle d'air invisible que, patiemment, j'essaie d'appriivoiser.

Dix mètres, vingt mètres, cinquante mètres, le variomètre chantonne de plus en plus joyeusement, je monte. Au-dessous, la bêche puis la bêcheuse disparaissent. Je peux enfin me détendre, retrouver un souffle régulier et apprécier celui de l'air sur mon visage.

A la hauteur du site de décollage, le thermique s'essouffle. Je guette une nouvelle ascendance susceptible de m'octroyer quelques centaines de mètres supplémentaires. Au bout d'une heure, de guerre lasse, j'opte pour un atterrissage au sommet. Le terrain ne s'y prête guère mais je suis prêt à prendre quelques risques pour éviter une double montée à pied. Les pins, les églantiers et les cailloux envahissent tout le versant pentu, ne laissant qu'une petite zone dégagée, sur laquelle je fixe toute mon attention. Des sentiments bizarres gênent ma concentration. J'ai bêtement la trouille, non pas de l'atterrissage mais du ridicule.

PARTI POUR TRAVERSER LES ALPES EN DELTAPLANE,
IL SE FRACASSE AU KILOMETRE ZERO.

Belle manchette pour un journal !

A chaque passage au-dessus du terrain, je me retrouve trop haut, trop bas, trop à gauche, trop à droite, ne sachant plus faire la part du rationnel et de l'irrationnel.

Ma tête bouillonne, il faut impérativement faire baisser la pression, dominer la situation, oublier l'énorme enjeu pour me concentrer sur ce banal défi qui peut tout compromettre.

Je fais face à la montagne impassible et ventée. C'est une affaire entre elle et moi, sans témoins, à l'amour à la haine. J'ai tout à perdre.

Quelques exercices respiratoires ventilent ma cervelle et y ramènent un peu de sérénité.

L'aile dirigée face à la pente, je la lance à pleine vitesse et pique, comme l'aigle sur sa proie, sur le dernier arbuste qui fait obstacle. A quelques mètres du sol, j'incurve progressivement la trajectoire de manière à raser l'arbrisseau et lécher la pente sur une dizaine de mètres. En fin de course, j'arrête mon aile en repoussant très fort les barres de trapèze et

fais la révérence à deux rosiers sauvages qui m'attendaient, toutes épines dehors. En douceur, mes pieds touchent le sol.

Me revoilà à la case départ, intact.

Je regagne Sospel par le sentier devenu familier et soliloque:

-Tu veux traverser les Alpes et tu n'arrives même pas à quitter cette colline? Le péché de présomption, tu connais ?... Silence! Demain je m'envole.

Demain.

L'air marin, condensé et grisâtre, bave sur le col de Castillon. Vers Tende, à la frontière italienne, l'orage s'acharne. A l'arrière, dans les Alpes, les nuages et le brouillard se disputent les sommets. Ils livrent bataille jusqu'au fond des vallons. La nature est bien pâle; la grisaille prend le pouvoir et s'insinue jusque dans ma tête.

C'est le huitième jour de déluge. La terre et les forêts regorgent d'eau ; l'air est saturé d'humidité. Il suffit d'un rayon de soleil pour que la condensation provoque une nouvelle pluie. C'est un cycle infernal.

Le départ ne sera pas pour aujourd'hui.

Par la force des choses et pour la première fois, je découvre l'agrément des journées sans échéances ni contraintes. Un ruisseau épanche la soif ; un prunier, la faim ; la montagne mon besoin de solitude ; le bourg, celui des contacts.

Deux jours de beau temps sont prévus avant une nouvelle perturbation. Le ciel confirme les prévisions télévisées. Les vents d'altitude se sont calmés, la lune s'est séparée de son halo, les hirondelles ont rejoint les hauteurs.

Demain, c'est sûr.

*

Au petit matin, le ciel est couvert. Je me hâte lentement.

Sous le coup des 10 heures, sans crier gare, le soleil se met à briller avec ardeur et me pousse à gravir, quatre à quatre, les pavés du sentier, jusqu'à mon aile.

Sans attendre, je décolle. Enfin!

Il me faut quelques secondes pour maudire cette impatience. Seules mes illusions s'envolent vraiment.

Cherchant désespérément à éviter une remontée à pied, m'accrochant à la pente, je fais du yo-yo entre le toit de Rose qui se cache et le sommet de l'Agaisen qui se dérobe. Tout fuit, y compris le paysage qui se fond dans les brumes.

Un gros criquet joue les passagers clandestins sur ma voile. Les antennes recourbées par la pression de l'air, il se maintient miraculeusement sur la partie lisse du bord d'attaque et observe mes manœuvres, pétrifié.

Au-dessous de nous, c'est la désolation. Les oliviers sont morts sur pieds, gelés. Il n'en reste que les troncs noirs, affûtés comme des baïonnettes. A leur chevet, la forêt est malade ; de nombreux pins, moribonds, ont viré au roux, d'autres sont en voie de mutation. Au nord, sur les hauteurs, les ruines d'une bâtisse militaire de quatre étages constituaient mon objectif, bien modeste, du jour. Il est encore trop ambitieux car je stagne à mi-pente et je serais content de pouvoir simplement rejoindre le décollage. Quelques centaines de mètres plus bas m'attend un énorme pâturage, où se dresse un curieux pigeonier baroque. Un

instant, je songe à m'y poser mais il n'y a qu'une sortie honorable à cette situation. Par le haut.

Le criquet n'est plus du voyage, sans doute emporté par une rafale. Non, en y regardant de plus près, je vois poindre deux antennes qui se déplacent. Le bougre ! Il se promène.

Après deux heures trente de vol, la chemise humide de transpiration, je parviens enfin à l'altitude nécessaire pour tenter un atterrissage, sur le même terrain que l'avant-veille et avec le même enjeu. Rien à gagner, tout à perdre.

Respiration, concentration, vitesse. Je fonce et ça passe.

Me revoilà au point de départ, entre les gratte-culs et la lavande, la déception et la joie.

Le criquet n'a pas lâché prise.

*

La météo diffuse son pessimisme. Pluies et orages sont annoncés pour la semaine à venir, précédés d'un petit espoir en forme de rayon de soleil prévu pour demain.

A l'entrée du bourg, près de l'école, suant après une descente de l'Agaisen dans la chaleur étouffante, je me trouve nez à nez avec un spécimen humain dont je m'étais efforcé d'oublier l'existence. Pressé, soucieux, absorbé, il s'extrait d'une BMW bleu métallisé flambant neuve, dont, probablement il finira de payer les traites dans trois ou quatre ans. D'ici là, il trime.

Cet homme à l'attaché-case, il y a quelques années encore, c'était moi.

*

Durant la matinée, le ciel reste lamentablement gris, imperméable au soleil. Dans l'après-midi, des pluies fines se succèdent.

Dix jours! Jamais je n'aurais imaginé que je puisse patienter dix jours. Qui plus est, avec plaisir. Le vagabond est en train de convertir le compétiteur et la métamorphose est en phase finale.

Juché sur la colline, à l'abri de mon aile, je me balade à la jumelle, dans les rues de Sospel.

L'hôtel de Michel ! Le premier du bourg. Il est inutile de pousser la porte d'entrée, elle s'ouvre d'elle-même. Les lumières s'allument automatiquement et une carte magnétique remplace les serrures à clés. L'appât du modernisme a ferré le patron mais le fournisseur en gadgets électroniques a plongé. Faute d'entretien, plus rien ne marche. Michel ne peut plus faire marche arrière, question de coût et d'amour-propre. A la tyrannie de l'électronique s'est ajoutée celle des banquiers, des créanciers, des comptables et des clients mécontents. Ca coûte cher d'économiser un peu d'huile de coude pour ouvrir une porte, allumer des lumières et tourner une clé.

Un hochement de tête et les jumelles m'emmènent près de la mairie. Sur la porte d'un restaurant, un panneau sans commentaires montre l'humeur du patron. "Fermé".

Jadis, le démon de midi moins le quart avait poussé Jean, l'ingénieur modèle, à plaquer Paris, son boulot, sa femme et ses enfants. A quarante ans, il hissait les voiles. Sur la route, il embarquait une belle fiancée et jetait l'ancre à Sospel. C'eût pu être l'Auvergne, la Bretagne ou ailleurs ; le hasard et l'opportunité de reprendre un hôtel l'ont débarqué sur cette île déserte.

L'euphorie passée, il s'est retrouvé dans ce qui n'est qu'une bourgade de province pour sa compagne que l'isolement rend dépressive.

Personne ne se préoccupe de cette Madame Bovary prostrée devant sa télévision, dernière lucarne sur l'extérieur.

Le vent du large ne souffle plus, Jean est encalminé, se maintenir à flot lui coûte toutes ses forces. Il rame pour rester sur place.

Plus loin, sur la place pavée de l'église, entre le tapissier et le boulanger, une enseigne insolite *T +* domine une arcade mystérieuse. A l'ombre de deux croix baroques et d'un bouddha, dans le parfum des bâtons d'encens, Dominique se repose de ses voyages. Après le Mexique, l'Inde et le Japon, une vague attache familiale l'a conduite à Sospel. Les ondes négatives des fortifications alentour ont failli l'en chasser, mais elle a trouvé l'énergie de les surmonter.

T+, comme "thé plus" ou "t'es plus", résume la philosophie du lieu où les buveurs de pastis et de gros rouge font tache. L'ambiance est calme, la musique planante, les discussions métaphysiques et les ivresses mystiques.

De l'autre côté du pont ancestral de la Bévéra, sur la place pavée, un fleuriste s'agite. Bernard a préféré ce magasin de fleurs à une retraite dorée en Belgique. Pour se distraire et assurer un avenir professionnel à sa fille, il est passé du bâtiment, origine de son confortable pécule, aux jonquilles, en attendant les chrysanthèmes. Les affaires tournent rondement, comme le moteur de sa Mercedes, ostensiblement stationnée devant la boutique. Déjà, il se plaint d'être surchargé de travail.

Sa fille, elle, s'épanouit comme une rose bien dotée.

Je range mes jumelles, vérifie l'état mécanique de mon aile, laisse couler le temps en parcourant quelques chapitres, bien tristes, de *Courrier-Sud* de Saint-Exupéry.

Le ciel est au bord des larmes.

De l'observation lointaine; je passe à celle de la vie, grouillante, autour de mon aile.

Un énorme lézard vert paresse et transforme le bunker voisin en solarium. A chacune de mes approches, il s'enfuit, ventre à terre.

Une araignée occupe la base d'un arbrisseau. Sa toile est savamment tissée, piège mortel pour insectes, qu'ils soient piétons ou volatiles. Dans son trou, elle attend sa proie qui ne tarde pas. Un moucheron s'empêtre dans les fils diaboliques. C'en est fait de son sort. Elle s'en approche, lui inocule son mortel venin et le mange.

Je n'assiste pas au festin, car mon regard est attiré par un insecte ailé qui a l'apparence et le comportement d'une abeille sans en avoir les couleurs. La bestiole butine de manière étrange. Dans un vacarme du diable, compte tenu de sa petite taille, elle fait du vol stationnaire au-dessus des campanules, sans toucher à la corolle. En quelques secondes, sa trompe plonge dans le cœur de la fleur pour en extraire le nectar. A la vitesse de l'éclair, elle passe à la fleur voisine et ainsi de suite dans une cadence infernale. Serait-ce, avec sa robe zébrée, grise et noire, une abeille condamnée aux travaux forcés, privée d'atterrissages inutiles et de pauses corolles?

D'autres points d'interrogation gravitent autour de moi. A ma connaissance, l'opulente reine des abeilles se fait

féconder, une fois pour toutes, par une pléthore de faux bourdons dans une folle nuit d'amour. Cela dans la discrétion des alcôves de la ruche, d'où les mâles reproducteurs, leur devoir consommé, sont jetés à la porte par des ouvrières.

C'est en contradiction flagrante avec le spectacle qui se déroule devant moi. Deux fausses abeilles, vrais hyménoptères, à moins que ce ne soient des faux bourdons mais vrais homos, batifolent et copulent sans vergogne dans les airs. L'étonnant, c'est qu'elles, ou ils, le font en vol stationnaire, décidément à la mode.

Dès que je m'approche, le couple se déplace, toujours l'un dans l'autre, si j'ose dire, et s'arrête quelques mètres plus loin en poursuivant ses hautes œuvres. Phénoménale gymnastique !

Plus terre à terre, une coccinelle chevauche sa congénère. Alors que le coléoptère dominant s'active par saccades bien rythmées et ne prêtant à aucune confusion, le dominé reste impassible et se contente d'écarter très légèrement ses élytres. Classique !

D'un trou de terre apparemment inoccupé émerge une ribambelle de fourmis noires de forte taille. Dans le cortège, une bonne dizaine d'entre elles sont deux fois plus grandes et équipées de longues ailes diaphanes. Elles doivent approcher les deux centimètres. Les terriennes, non ailées, restent sagement aux abords du trou alors que les autres, chacune de leur côté, grimpent sur les brins d'herbes environnants. Arrivées à l'extrémité, elles se laissent choir en donnant quelques coups d'ailes improductifs. Inlassablement, elles recommencent avec le même insuccès, jusqu'au moment où l'une d'elles parvient, finalement, à s'envoler.

Je comprends. Tout devient clair.

Elles cherchent une rampe de lancement suffisamment élevée pour avoir le temps de bien déployer et battre des ailes. C.Q.F.D. Après un bref plongeon de quelques centimètres, à l'image d'un delta quittant sa rampe, l'apprentie fourmi volante bat des ailes à plein régime et s'éloigne dans les airs jusqu'à perte de vue, laissant sur place ses sœurs rampantes. Aidée des thermiques et des vents, elle parcourra des kilomètres avant de se poser près d'un trou de terre d'où sortira, l'été prochain, une nouvelle colonie. Avec mon crayon, j'aide ces fourmis libéristes à prendre le large. Si seulement le soleil daignait m'aider, d'un coup de crayon !

Je reste cloué au sol alors que tout vole autour de moi, jusqu'aux lettres de l'alphabet qui semblent s'échapper des barreaux du carnet.

Demain, ce sera mon tour.

*

Le soleil est enfin de la partie pour fêter un bel anniversaire. Voici une année, jour pour jour, je m'envolais de Chamonix à la conquête du CAP 444.

Suprême cadeau, aujourd'hui, je vole !

Mes sens sont vigilants; pour choisir le moment opportun du décollage. Il s'agit de happer le bon thermique. Invisible, il remonte la pente de façon régulière. Son passage se manifeste par le frémissement des buissons, des pins et de l'herbe, par des caresses d'air tiède sur mon visage et par l'agitation des hirondelles. J'ai accroché aux arbres et sur les

câbles de mon aile des rubans, joliment baptisés faveurs lorsqu'ils indiquent la direction et la force du vent.

J'observe le cumulus qui se forme sur ma tête et qui doit son existence à la profusion des bulles d'air ascendantes. Il grossit à vue d'œil. Le cycle thermique est bien établi.

Quelques mouvements d'échauffement, quelques minutes de concentration me permettent d'entrer, en pensée, dans le vol. Après un dernier coup d'œil aux faveurs agitées, je m'élançe. Un, deux, trois pas, je suis emporté dans les airs, la magie opère.

Calmement, l'aile bien à plat, je tourne dans l'ascendance. Les hirondelles sont là, virevoltant en tous sens. Nous montons. Dix mètres, cent mètres, cinq cents mètres, mille mètres. Je suis au plafond, à la base même du cumulus. Pour le plaisir, je prends un bain dans la moiteur du nuage. Ses barbules m'enveloppent, le paysage n'est plus qu'un écran blanc ; je m'en écarte et de partout surgissent de nouvelles montagnes, le col de Castillon s'affaisse, livrant la Méditerranée. Le sommet de l'Agaisen s'aplatit, Sospel rétrécit. La maison de Rose et le pigeonnier ne sont plus que points noirs dans la verdure. Je vole !

Un crochet par le sud, pour photographier la mer et je mets le cap sur le nord, direction les Alpes.

Après ces nombreux jours de pluies abondantes, toute la région est imbibée d'eau. L'humidité colle les nuages aux forêts. Le col de Turini, que je rejoins après trois quarts d'heure de vol, est bouché. Impossible de passer.

Dans cette forêt épaisse, je ne repère qu'une pente raide et bosselée susceptible de servir de piste d'atterrissage. Elle n'a qu'un petit défaut, celui de se situer au-dessus de ma tête et d'être inaccessible sans un coup de pouce providentiel.

A quelques mètres de là, un chevreuil intrigué observe mes manigances. Lassé par mes va-et-vient incessants, il s'en retourne dans les bois.

Je rase les pins, dans l'espoir de trouver la petite bulle salvatrice et temporise sur un mamelon exposé au vent remontant la Bévéra. Après d'interminables minutes, un rayon de soleil tout-puissant m'accorde les quarante mètres d'ascension indispensables.

Parvenu enfin à la hauteur du terrain, je me pose en douceur.

Je marche le long d'un chemin bordé de cytises en pleine floraison, jusqu'au col de Turini. Des bergers y sont qui m'invitent chez eux, au mont Authion. J'y parviens dans la nuit, après avoir avalé par deux fois, matériel sur le dos, les cinq cents mètres de dénivelé qui m'en séparent.

Perdu dans l'obscurité et le brouillard, c'est aux aboiements du chien, qui répond à mes appels désespérés, que je dois de trouver la cabane.

La pluie qui se met à tomber chasse mes scrupules à réveiller mes hôtes aussi tard.

Dans la pièce commune, un matelas m'attend par terre. Simple bonheur. Merci les bergers !

*

Six heures, l'heure de la traite.

Patrick canalise les chèvres sauvages et récalcitrantes vers un sas improvisé où Pierre les attrape sans ménagement. Une à une, défilent cent tétines. Le seau se remplit ; régulièrement je le vide dans une grosse bonbonne de cinquante litres.

L'humidité transforme cette routine en corvée. Boue et bouses recouvrent le sol et les parois de l'écurie ; le poil des chèvres en est imprégné.

Le moral des hommes et des bêtes s'en ressent.

Après un mois de pluies, le soleil d'hier n'a rien séché, et aujourd'hui, à nouveau, il pleut.

Dans la cabane, Christine prépare les *chapati* du petit déjeuner, faits de farine, d'œufs, de levure, de sel et d'eau. Dans l'angle du fond, un feu à même le sol brûle en permanence. La fumée grimpe librement le long des grosses pierres noircies, et s'échappe par un savant orifice entre le mur et le toit.

L'absence d'Armand, rencontré hier au bistrot du col, se fait sentir. C'est le chef, celui qui sait et partage sa connaissance tout en répartissant les tâches de chacun. Il prépare la *turgai*, la montée des chèvres que l'on ne traite pas, sur les hauts sommets où elles sont abandonnées pour l'été.

Patrick, resté seul avec moi, fabrique son premier fromage avec les quatre-vingts litres de lait des deux dernières traites. J'ai le grand privilège de l'assister.

Le feu crépite sous un chaudron dans lequel nous versons le lait. A la température de 37°, le chaudron est retiré du feu, sans efforts, grâce à une potence basculante. Au bout d'une heure, activé par la présure, le lait caille et prend de la consistance. A l'aide de la *batouille*, faite d'une pointe de petit sapin dont on relie les branches sommitales, Patrick brasse et rebrasse. Puis il retrouse ses manches et enfouit ses mains dans la pâte blanche et molle. Lentement, méticuleusement, rituellement, il en fait une grosse boule qu'il enserme dans une grande serviette. Le précieux contenu est égoutté puis déposé dans un cylindre troué, qui lui donnera sa forme définitive. Patrick ajoute du vinaigre au petit-lait resté dans le chaudron avant de le remettre sur le

feu. Une mousse délicieuse, la brousse, se forme à la surface ; mélangée avec un peu de confiture, c'est un régal.

La tomme vieillira à la cave avant d'être vendue aux randonneurs de passage ou sur les marchés locaux ; la brousse non consommée immédiatement vieillira elle aussi ; elle perdra alors sa féminité pour se vendre au masculin en devenant "le" brousse.

Mes amis ont bon espoir d'écouler sur place toute leur production car nombreux sont les touristes et les randonneurs qui fréquentent le parc national du Mercantour. Pour l'heure, le mauvais temps rend les montagnes désertes ; la caisse commune est désespérément vide.

Cochons, canards, poules, chiens, boucs et chèvres exigent leur part de soin et imposent le rythme de la journée. A chacun sa tâche. Je remplis la seule que je sache faire convenablement: la vaisselle.

Ce soir c'est fête ; j'invite mes hôtes au restaurant. Ils s'y rendent dans leur vieille guimbarde ; j'y vais à pied, principe du vol bivouac oblige.

Leur premier geste, arrivés au restaurant, est de poser leurs propres couteaux sur la table. Tout un symbole qui marque chaque repas de son empreinte ; aucun autre couteau, fût-il en or, ne saurait couper leur pain. La réserve de rouge du patron accompagne agréablement la soirée. A votre bonne santé les amis !

*

Les nuages s'amuse au niveau de la forêt, cent mètres plus bas. Ils ne songent pas à grimper et moi, encore moins, à jouer les scaphandriers dans une mer d'ouate.

J'en profite pour visiter les perles de cette magnifique région, partie intégrante du parc du Mercantour. Sur le sommet du mont Authion, un imposant fort de la dernière guerre, en ruine, n'en finit pas d'agoniser. De mirador, il est devenu point de mire désolé pour des générations encore. A un jet de pierre de là, moins ostensibles mais tout aussi lugubres, une vingtaine de casernes ne sont plus qu'un alignement de murs, incapables de contenir des souvenirs.

Entre les deux, comme un trait d'union pernicieux, des fils de fer barbelé marron de rouille gisent à terre. Posés, jadis, sur toute la frontière franco-italienne pour freiner l'ennemi, ils sont devenus des pièges mortels pour la faune. L'hiver, aux premières et dernières neiges, une fine couche blanche recouvre les barbelés que les bêtes ne distinguent plus. Nombreux sont les chamois, mouflons, chevreuils, biches, bouquetins qui blessent leurs pattes sur les pointes acérées, imprégnées du poison de la rouille. Avec le froid et l'humidité, l'écorchure est souvent mortelle. L'été, les troupeaux domestiques sont aussi menacés. Dans bien des endroits, de leur propre initiative, les bergers ont démantelé ces réseaux de barbelés ; sans moyens de transport pour évacuer cette ferraille, ils en ont fait de grands tas qui épargnent les bêtes mais blessent le regard.

En 1989, lors d'un vol Chamonix-Nice, je me souviens avoir retrouvé ces maudits barbelés à chacune des cinq étapes. La nature n'arrive pas à digérer ces pollutions de guerre.

A la nuit tombante, je retourne chez les bergers. Les bougies sont allumées, une dernière bûche brûle dans le foyer. Devant un verre de gnôle, Patrick prend son harmonica usé et attaque un air de blues, je sors le mien, un peu trop neuf, et enchaîne avec une valse.

Dans le dortoir, Christine enrage à nettoyer les restes d'un oiseau que maman chat a ramené à son rejeton ; Pierrot, toussotant, roule une dernière clope mal fagotée.

La vie est rude pour ces banlieusards devenus bergers. A l'origine d'une dizaine de chèvres, leur cheptel atteint aujourd'hui deux cents têtes. Ce n'est pas une fortune mais un minimum vital qui suffit à leur autonomie.

Lorsqu'ils ne vivent pas à l'alpage, ils habitent en plaine, seuls, dans un petit hameau inaccessible par route. L'âne et le dos des hommes remplacent le camion pour le transport des objets lourds et de la récolte des champs qu'ils cultivent. Régulièrement, ils font une virée à la décharge publique ; les surplus d'une société indécente trouvent grâce à leurs yeux.

De l'argent liquide, ils en ont très peu. La mévente des tommes retarde l'achat de bonnes chaussures ; la tête haute, ils garderont, pour quelque temps encore, les pieds mouillés. L'indépendance n'a pas de prix.

*

Le lendemain, Pierrot, boitillant, disparaît avec les chèvres, Patrick nettoie l'écurie, Christine nourrit la basse-cour, je termine la vaisselle et transporte les bûches de bois près de l'âtre. Le soleil pointe enfin, réchauffant tout ce petit monde.

Patrick, qui ressemble à un apôtre de livres saints, m'accompagne vers mon aile. Attachant personnage, simple, discret, modeste, ses besoins se limitent à l'essentiel ; la nature comble les vides. Musicien et bricoleur doué, tour à tour taxidermiste, gardien de sécurité dans une centrale nucléaire, vagabond sur les chemins de Franc, il a trouvé sa vocation : berger.

Ses souhaits les plus chers seraient de pouvoir s'offrir une contrebasse et d'apprendre à voler. Sachant qu'un désir assouvi en entraîne d'autres, sans doute ne comblera-t-il ni l'un ni l'autre ; il sait se contenter de ce qu'il a et rêver du reste.

Aucun geste ne lui échappe lorsque je monte mon aile ; il veut comprendre, tout comprendre. Son regard se porte au loin, vers le mont Agaisen qui se distingue très mal, puis vers La Colmiane, quelque part dans l'horizon, où je lui ai dit vouloir me rendre. Descendre d'une montagne, en volant, lui paraissait déjà extraordinaire ; passer de l'une à l'autre, en les survolant, le fascine. Jamais il n'aurait imaginé que cette nature qu'il vénère puisse respirer si fort et permettre à l'homme de voyager par les airs.

Je passe le mousqueton dans la sangle de l'aile.

Salut l'ami !

Quatre pas et je m'envole en virant sur la droite où un gros cumulus noir m'aspire. En quelques cercles, l'aile bien à plat, je flirte avec le nuage, sur mes gardes pour ne pas me faire avaler. Ce cumulus est bien trop glouton pour que je puisse y voler sans danger. D'apparence tranquille, il cache de grandes turbulences intérieures que l'on ne traverse pas impunément. Aveugle et sans horizon, secoué comme un pantin, j'aurais toutes les peines du monde à contrôler une aile charriée comme une feuille morte, sans même le secours de ma boussole, transformée elle-même en roulette de casino.

Je fuis. Aux abords du cumulus, tout est calme.

Patrick, couché dans l'herbe, une fleur à la bouche, contemple la scène et fait un dernier salut avant que je ne disparaisse derrière la crête et les nuages. Son esprit accompagne cet ambassadeur d'Utopie qui s'en va vers un autre alpage.

Je navigue en bordure de la vallée des Merveilles qu'un plafond trop bas m'empêche de survoler, avant de mettre le cap à l'ouest, direction Saint-Martin-Vésubie et La Colmiane.

Plutôt que de suivre une ligne droite, je lèche les versants à quelques mètres du sol pour profiter de la brise, j'entre dans chaque vallon pour traquer l'ascendance. A cette altitude, les arbres n'ont plus droit de cité ; l'herbe d'une verdure printanière inhabituelle, rejoint les crêtes. Sur le faîte d'un escarpement, une cabane de berger est entourée du troupeau. Un unique chemin s'en échappe pour rejoindre les sommets. Le fond de vallée paraît inaccessible ; friches, broussailles, pierriers et ravins occupent les lieux. Ici, la vie est sur les hauteurs.

Dans le vallon de la Gordolasque, une ligne de haute tension joue les trouble-fête. Une quinzaine de mètres m'en séparent, ce qui m'accorde royalement cinq secondes pour prendre une décision.

A gauche, la sécurité et un atterrissage inévitable sur un terrain favorable. Ce serait la fin du vol et une marche forcée de plusieurs centaines de mètres de dénivelé.

A droite, un thermique dont la présence est marquée par un cumulus, mille mètres plus haut. Mais si je ne parviens pas à m'y accrocher, j'aurais droit à un "arbrissage" dans une forêt de pin, et aux nombreux inconvénients qui en découleraient. Une casse de matériel sur un arbre imberbe n'est pas exclue ; ce serait la fin.

La décision tarde, l'instinct décide et je laisse faire. L'aile vire à droite.

Il s'agit de ne pas rater le coche.

A quelques petits mètres d'une paroi que la roche lisse et grise rend froide, dans les turbulences d'un vent de fond de vallée que les bulles d'air chaud transpercent, je cherche, concentré et anxieux, le noyau de l'ascendance. Les arbres

sont à une centaine de mètres. Ils me tendent les bras alors que la montagne et le ciel semblent plutôt distants.

Patiemment, à coups de centimètres, je grignote un peu d'altitude et trouve enfin le confortable noyau de ce thermique qui me propulse jusqu'au cumulus, devenu, entre-temps, généreusement bouffi.

Survoler la Vésubie relève de la formalité. La rivière a creusé son sillon dans un fond de vallée escarpé. Aux échancrures de Roquebillière et Saint-Martin, l'unique route devient un nœud de vipères s'évadant dans toutes les directions.

J'approche La Colmiane par le bas ; cinq ou six voltes plus tard, les quelques bâtisses ne sont plus que des toits gris assortis au goudron de la grande place.

Sur les cimes, cinq parapentes multicolores courtisent une butte dans l'attente d'un ascenseur thermique. J'hésite à atterrir près d'eux pour faire un brin de causette, renonce et me contente de leur faire un signe de la main, probablement inaperçu.

La vallée de la Tinée est encore plus étroite que celle de la Vésubie ; la forêt de la Frache descend du sommet des montagnes pour tremper ses racines dans l'eau de la rivière et dissimuler la route dont on devine les méandres. J'ai engrangé un maximum d'altitude avant de traverser les gorges de Valabre où aucun atterrissage n'est envisageable. Sage précaution.

Près du mont Mounier, c'est le calme plat, les thermiques se font velléitaires. En prenant soin de ne pas perturber les brebis, je suis contraint de me poser dans un magnifique pâturage, à la Balme des Bœufs", entre la maison du berger et l'imposante grotte de Vignols, à 1700 mètres d'altitude. A quelques mètres de là, une croix insolite sur un socle de

béton commémore un accident d'avion. Cinq morts sans survivants, l'accueil est lugubre.

Arrivent un berger claudicant, un gros bâton à la main, et son chien. De loin, je lui lance tout guilleret :

- Salut berger !

La réponse tarde mais cingle.

- Bonjour ! Repliez votre engin et déguerpissez immédiatement. La route est en bas. Ici, vous êtes dans le parc national du Mercantour et sur mon alpage.

J'essaie de glisser un mot mais il ne m'en laisse pas le temps :

- Je ne veux rien savoir, foutez-moi le camp !

Une heure plus tard, dans sa maison minutieusement rangée, je me retrouve attablé devant une assiette garnie et un litre de rouge, couteau et fourchette à la main. Un peu de patience, un sourire et quelques mots experts à propos de ses moutons bien portants ont renversé la situation. Il n'y a pas de bergers méchants.

Firmin, la soixantaine, le caractère bien trempé, occupe depuis des décennies cet alpage qu'il bichonne. De l'herbe au moulin à eau, en passant par le potager et les écuries, il entretient tout avec soin. Mais ces temps-ci, il est à bout, ce qui explique son accueil et son courroux. Quarante-cinq jours de pluies ont anéanti son potager et son humeur ; les sangliers, assurés de l'impunité dans le parc, ravagent régulièrement ses champs ; les touristes foulent inconsidérément l'herbe de ses moutons ; les vététistes traversent le troupeau avec leurs vélos sans égards pour les bêtes qu'ils affolent ; son étalon fait des siennes et deux parapentistes ont fait du rase-mottes sur sa tête avant de se poser près des brebis, sur sa belle herbe verte. Ajoutez à cela l'importation des moutons de Pologne, le tourisme politique

de Mitterrand en Yougoslavie et la hanche de plastique qui l'handicape... L'addition est lourde.

Son visage s'éclaircit lorsqu'il est question de la santé de ses moutons. Ils se portent à merveille ; j'ai eu le bonheur de m'en apercevoir et de le complimenter.

J'abuse d'un régal que la faim rend encore meilleur et dont j'ignore la provenance. Viande ou poisson? Firmin m'apprend avec fierté qu'il s'agit de vesse-de-loup ; un champignon blanc, abondant, parfois gros comme un ballon, plus exposé aux coups de pied qu'à la cueillette. Il est apprêté comme une escalope. Coupé en grosses tranches, trempé dans des œufs battus avec du sel, du poivre et du lait, puis dans la panade, il est enfin rôti à la poêle.

Entre deux verres de rouge, je transporte mon aile deux cent cinquante mètres plus haut, au-dessus du col de Moulinés. Avec peine, tant il a de choses à me raconter, je parviens à quitter Firmin avant la nuit. Je tiens à me rendre à Beuil, pour acheter de la nourriture et prendre un bain. En guise d'adieu, Firmin me montre sa plus belle parcelle.

- La prochaine fois que tu passes, tu atterriras là.
- Salut berger !

Je rejoins Beuil sous une pluie battante. J'apprécie la vulgaire pèlerine de plastique à quatre sous qui me garde au sec.

Mamie, la patronne de l'hôtel Millou, me couve comme son septième enfant.

Je tourne un robinet et le miracle surgit. De tous les attributs du confort, l'eau chaude recueille tous mes suffrages. Celle dans laquelle je me baigne avec délice hérite aussi de ma crasse.

Avec les bergers, je suis à l'école de l'eau froide et de l'austérité. Celle qui fait apprécier différemment un confort banal sous nos latitudes.

Mamie est décontenancée ; elle ne sait pas où classer, dans ses schémas stéréotypés importés d'Afrique du Nord, cet énergumène bavard qu'elle prend pourtant en sympathie.

- Vous êtes marié? Me demande-t-elle, perplexe devant cette façon de voyager.

- Oui. Et j'ai deux grands enfants.

- Eh bien si vous étiez mon mari, je ne vous aurais pas laissé partir.

- Eh bien à l'heure actuelle, Mamie, vous n'auriez plus de mari.

En quatre phrases et autant de silences, elle comprend. C'est contraire à toutes ses rigoureuses convictions mais elle acquiesce.

*

Le lendemain, les orages menacent, le vent est à la limite de l'acceptable. Le compétiteur aurait décollé mais le vagabond, au moment ultime; renonce au décollage.

Des nuages noirs ne tardent pas à envahir le ciel. Il pleut. Sur le sentier qui me ramène à Beuil, je trouve une petite cabane. Seule une planche de bois, portant l'inscription "*Rifugio d'Angelo*", bâcle la porte de l'extérieur pour empêcher le vent d'entrer. Brave berger qui accepte de partager sa modeste cabane avec le voyageur inconnu. A la jumelle, je l'aperçois avec ses moutons de l'autre côté du vallon. Il dispose sans doute d'un autre abri sur place, celui-ci restant inoccupé.

Le vent et la pluie s'acharnent sur le toit de tôle de la cabane, et m'y retiennent.

Deux jours de beau temps sur quinze, c'est maigre. Qu'importe, le vol bivouac joue la carte de la nature ; elle impose sa loi, je m'en accommode. Il est bien loin ce compétiteur impénitent, sans cesse contrarié par les caprices de la météo ! Rien, hors du vol, n'avait d'importance. Ce qui précédait et suivait n'était qu'attente. Voler devait obligatoirement avoir le goût de la performance et le plaisir se mesurait au nombre de kilomètres accumulés.

Il fait froid ; je ne parviens pas à enflammer le bois humide dans le poêle récalcitrant et me réchauffe en me blottissant à l'intérieur de mon sac de couchage. Les grêlons cognent le toit avec un bruit infernal.

Dans la soirée, le brouillard chasse la pluie. Au loin, les brebis remontent en direction des sommets, signe d'une amélioration du temps.

Un bêlement plaintif, à proximité, rompt le silence. Dans l'herbe glaciale et mouillée, un agneau s'approche de moi en bêlant, transi, épuisé, perdu. Il n'a que quelques jours, et recherche sa mère, sans doute là-haut avec le troupeau. Je recueille l'animal pour la nuit, le sèche tant bien que mal.

*

Au petit matin, l'agneau sur les épaules, je me mets en quête du troupeau dont j'entends, au loin, les sonnailles. Le bébé retrouve sa mère, et moi le berger "Angelo" qui est une bergère. Vêtue d'un jean, de chaussures de jogging, elle porte un chapeau sur lequel inscrit "je suis cool".

Elle l'est.

Sous ses traits de grand-mère, Renée est alerte et vive comme une jeune fille. Femme d'expérience à l'esprit clair, elle se bat pour vivre libre et l'avenir de la communauté l'inquiète.

- Autrefois, avec 250 moutons, je faisais vivre une famille de trois enfants. Aujourd'hui, avec mes 300 têtes, j'arrive tout juste à faire face à mes maigres besoins.

Et elle ajoute dans la foulée, heureuse d'avoir un interlocuteur attentif:

- Les gens sont devenus assistés. Ils veulent en faire moins pour toujours plus de confort. Ce n'est pas étonnant que les choses aillent mal. On a oublié les valeurs essentielles ; et les bergers, bientôt il n'y en aura plus.

Respectueuse des caprices de la nature, habituée aux difficultés, elle se plaint à demi-mot de ce temps exécrable qui n'en finit pas de durer. La situation est pourtant à la limite du supportable ; les bêtes affaiblies se gavent d'herbe mouillée ; certaines ne le supportent pas et meurent.

- Dans une heure, il pleuvra à nouveau, m'annonce-t-elle, pessimiste, au moment de la séparation.

A regarder le ciel, je n'en crois rien.

Plutôt que d'attendre sur place une hypothétique amélioration des conditions thermiques, je hisse mon aile au sommet du mont Mounier. Une affaire de trois petits quarts d'heure.

J'avance, concentré sur mes pas, en oubliant d'observer les nuages qui confirment la prédiction de Renée. Elle ne s'est trompée que sur un point, ce n'est pas la pluie mais la grêle qui se met à tomber. Je me fais surprendre comme un débutant, en T-shirt, au sommet de la montagne.

En peu de temps, je suis blanc, frigorifié et tout martelé par de piquants grêlons. Malgré une descente effrénée, j'arrive trop tard, tous les accessoires et l'équipement, restés

en bas, sont trempés. Mon carnet de route n'est plus qu'un illisible bout de chiffon.

D'autres que moi ont des raisons de se plaindre. A la jumelle, je suis l'avancement de deux bergers transhumant ; l'un grimpe en tête du troupeau avec l'âne, l'autre ferme la marche avec les deux chiens. Ils approchent du col de Moulinés.

D'où viennent-ils? Où vont-ils ? Certains d'entre eux parcourent des dizaines, voire des centaines de kilomètres, pendant plusieurs semaines, en provenance des basses plaines de Provence. Ce qui pose d'insurmontables problèmes de circulation, d'assurances et de tolérance de la part des propriétaires des pâturages traversés. La tradition se perd sans émouvoir quiconque, sinon les bergers, obligés de se résigner.

Le thermomètre indique six degrés, en cet après-midi de juillet. Il n'est pas question de voler. Je retourne chez Mamie pour faire sécher mes affaires.

En chemin, au bas d'une pente raide, une énorme brebis morte, anormalement gonflée, barre le passage. La transhumance est aussi dure pour les bêtes que pour les hommes.

La chaleur de l'hôtel me réchauffe physiquement et moralement. En pleine saison estivale, je suis dans un hôtel vide, chouchouté comme un prince. Pauvre Mamie. Après le blocus des routes par les agriculteurs, voilà que les routiers prennent la relève et empêchent les clients d'affluer.

Quel privilège de pouvoir voler au-dessus du marasme. Heureux les libéristes, le royaume des cieux est préservé !

*

Isolé dans un épais brouillard, je garde l'espoir de voler et monte mon aile détremée. Peu à peu, la nappe blanche se dissipe, mais la pluie entre dans la danse, je l'accompagne d'une mélancolique mélodie à l'harmonica,

Au sommet, qu'on ne peut atteindre qu'à pied, des faveurs colorées flottent au vent, ce qui me laisse penser que des parapentistes utilisent ce site pour leur envol.

Ils marchent, puis ils volent.

"Marche ou vole" est le nom que nous avons donné, Hubert Aupetit et moi, à une nouvelle forme de compétition de parapente dont les principes, le règlement et l'esprit sont inscrits dans ces trois mots qui excluent tout moyen de locomotion autre que l'aile et les jambes.

Demain, c'est sûr, il fera beau.

*

Le soleil est là mais l'air est saturé d'humidité, les nuages grossissent à vue d'œil et bouchent le ciel par endroits. Au loin, au nord, le col de la Cayolle est déjà marqué d'un sens interdit. Un grand rideau de pluie barre le passage. Noir à hauteur de nuage, il vire au gris puis s'éclaircit jusqu'au sol. Avec l'eau, l'activité thermique se meurt. Je décolle, sans trop d'illusions, sur le coup de midi.

Après trois pas, l'aile pesante se fait plume et me soulève. Un buisson frémit, m'indiquant une ascendance. L'aile se cabre, soulève son côté gauche ; je contrecarre en balançant mon poids du même côté et pousse légèrement le trapèze. Docile, elle entame une spirale et se met à grimper. Je survole les premiers vallons avec allégresse et une pointe de suspicion car les nuages sont lourds. En prenant soin d'éviter

les zones nuageuses menaçantes qui couvrent les reliefs, je vise des cumulus isolés sous lesquels attendent de douces ascendances ; douces comme de joyeuses mélodies que nous interprétons avec délicatesse, l'aile et moi.

Le ciel fait du zèle et nous douche. Vite, nous changeons d'endroit et de partition, visant les zones de ciel bleu, jouant avec les nuages, nous moquant de la pluie.

Pas pour longtemps ; car, pour survoler la ville de Guillaumes, j'ai perdu beaucoup d'altitude. Je dois courtiser un nuage menaçant qui finit par craquer et me mouille à nouveau. L'aile n'apprécie guère et devient moins docile. C'est la fuite imposée par-dessus les gorges de Daluis où se promène un cumulus condescendant. Je m'y accroche. Tout en montant, l'aile sèche et je respire. Le variomètre émet un joyeux bip bip, indiquant une montée régulière de deux mètres à la seconde. Un faucon crécerelle se mêle à la fête et m'aide à centrer le noyau du thermique. Bien plus bas, les gorges font des lacets dont le soleil ravive les contrastes, mais un coup d'œil en arrière m'incite à me sauver ; partout le rideau se ferme.

En douceur, j'approche du mont Saint-Honorat, la pluie toujours aux trousses. Alors que je me délecte dans les barbules des nuages, elle m'encercle subrepticement et me condamne à atterrir. D'un coup d'œil, je repère une cabane et, plus haut, un terrain favorable sur lequel je me pose.

La pluie tombe sur ce toit du monde désert. Il est 13h15. Je n'ai eu droit qu'à une petite heure de vol. Qu'importe ! Elle était intense. Avoir pour terrain de jeu l'espace et l'immensité ; pour partenaires et adversaires, les nuages, la pluie, le soleil, les vents, les thermiques, les oiseaux ; pour décor les Alpes-Maritimes et les gorges de Daluis, vaut bien que l'on raccourcisse un peu la récréation.

Par la puissance des émotions, les difficultés s'envolent et l'avenir s'illumine. Tout est clair, tout se justifie.

Rideau ! Le brouillard monte et bouche tous les horizons. L'eau dégouline le long des lattes de l'aile. J'en profite pour remplir une pleine gourde et bois à satiété avant de rechercher la cabane. Dans la pente glissante faite d'escarpements et de ravins, le sentier s'évanouit. Le danger guette le moindre faux pas. Après de longs détours, grâce à l'altimètre et à la boussole de ma montre, je parviens enfin à la cabane. Je ne passerai pas la nuit dehors.

La porte n'est fermée que par une petite ficelle. Point de berger mais des sacs de bois et de sel, ainsi que d'amples provisions dont quatre jerricans de vin rouge, annoncent son proche retour. Avec cet épais brouillard, il est peu probable que ce soit pour aujourd'hui.

La présence d'un réchaud à gaz me permet, enfin, d'essayer ce fameux repas spatial, contenu dans un sachet d'alu, qu'un copain m'a donné à tester. Au menu de ce *Astronaut Spacer dinner* : du *freeze-dried stew with beef*, avec du *freeze-dried corn* et du *instant chocolate pudding* pour dessert. Mon premier n'est pas mauvais mais franchement dégueulasse. Mon second, une fois imbibé d'eau, a la couleur du maïs et sa taille, mais le goût de rien. Mon troisième satisfait le gourmand. Pour faire passer le tout, j'emprunte au berger un verre de rouge.

Un feu de bois réchauffe l'atmosphère, quelques morceaux d'harmonica troublent le silence profond.

La vie est belle.

*

Petit déjeuner royal après une nuit de rêve: café chaud et viande séchée. Exception faite du café et du petit coup de rouge que j'ai bu à l'amitié du berger inconnu, je n'ai pas touché à son stock de provisions. Je laisse un peu d'argent, pour le dérangement et le bois, ainsi qu'un mot de remerciement.

Pour trouver de l'eau, je joue au détective en suivant à la trace les crottins de cheval desquels émergent des champignons.

Une perdrix effrayée s'envole avec peine et fracas. L'oiselle dodue s'enfonce dans le brouillard qui tarde à se dissiper.

Sous le coup de 13 heures, la visibilité est bonne mais le plafond reste désespérément bas, coiffant la plupart des sommets.

Le mistral entre dans le jeu et donne de la voix. Après dix minutes de vol, j'en ressens les premiers méfaits. Il souffle du nord au sud, alors que j'emprunte le chemin contraire. Il se déverse comme un fluide, s'échappant par le haut des reliefs qui lui font face et dévalant sur l'autre versant. Du côté exposé, j'ai l'assurance de trouver des ascendances dynamiques ; de l'autre, de subir de violentes descendances. Il n'est pas facile de se présenter toujours du bon côté de la montagne. Sous le sommet du Grand Coyer, je perds rapidement de l'altitude.

Pour éviter un atterrissage au fond du vallon, je me pose immédiatement, sous un col que je franchis à pied.

De l'autre côté, comme prévu, m'attend un vent de face, ce qui est heureux, et une imposante falaise, ce qui l'est moins. Les décollages par vent fort y sont dangereux. Le vent et les thermiques s'associent pour créer un effet de rotor au sommet, où, précisément, il s'agit de se présenter pour le départ.

J'hésite. J'ai peu d'expérience d'une pareille situation, plus proche de celles qu'on trouve en bord de mer que dans les Alpes. Il y aurait bien, quelques centaines de mètres plus loin, un endroit propice au décollage, mais le rejoindre représente un grand détour et une grosse perte de temps, alors que les conditions sont bonnes pour avaler des kilomètres.

J'approche du bord de la falaise avec difficulté. L'air frappe le rocher, s'échappe à la verticale et forme un rouleau autour de mon aile, la poussant par l'arrière. A grand peine, je la maintiens stabilisée, avançant cahin-caha vers le vide.

La situation est telle que je ne peux me placer sur la cassure pour m'envoler en toute quiétude. Je suis contraint de m'élancer sur la zone plate afin de pénétrer, à pleine vitesse, dans ce jet d'air montant à la verticale.

Un court instant, je songe à renoncer mais je n'aime pas changer d'avis en cours d'opération. La décision est prise. Une hésitation provoquerait l'accident. Je fonce.

Sans que je puisse contrôler la manœuvre, alors que mes pieds touchent encore le sol, ma plume droite est brusquement soulevée ; la gauche racle le sol. Dans l'impossibilité de freiner mon élan, je n'ai d'autre choix que celui de sauter dans le vide en mettant tout le poids de mon corps du côté soulevé. L'aile pivote, s'arrête, hésite entre un retour catastrophique à la pente et une glissade salutaire en aval. Les deux mains sur le haut du trapèze droit, j'insiste de tout mon poids, attendant le verdict. Après quelques secondes d'hésitation, qui semblent une éternité, l'aile glisse sur la tranche, du bon côté, et se met à voler correctement.

Je m'en veux. Il s'en est fallu de peu...

Les explications seront pour plus tard. J'ai fort à faire avec le mistral et les nuages. Le premier joue le père Fouettard. Les seconds menacent de m'aspirer à grande vitesse.

Craignant ces étreintes fatales, aussi dangereuses qu'un décollage de falaise, j'évite les trop grands rapprochements et quitte les ascendances pour me tenir à distance raisonnable de la base des nuages. Ils deviennent de plus en plus nombreux, jouant les aspirateurs omnivores avant de me repousser à coups de trombes d'eau. Au loin, le ciel d'Allos a une couleur d'enterrement. Toutes les voies du nord sont bouchées.

La direction nord-ouest m'est interdite, elle aussi, car les reliefs sont trop élevés sous la base des nuages. Il ne reste qu'une alternative, descendre la vallée du Verdon pour contourner les hauts sommets, jusqu'à la première enfilade.

La route du nord passe par le sud. Rien n'est simple !

A l'est de la montagne de Chamatte, je descends trop vite, sans moyen d'enrayer cette hémorragie d'altitude. In extremis, à Thorame-Basse, un monticule, que le vent frappe de face, me permet de me maintenir à une trentaine de mètres du sol. Je n'en mène pas large et vole, les pieds hors du harnais, prêt à me poser dans les champs. Déjà, je fais mon deuil de ce vol et me console d'un atterrissage imminent en pensant à la baignade que je vais m'offrir dans le petit lac voisin.

Le soleil en décide autrement, qui darde le versant de ses rayons perpendiculaires. Les bulles thermiques, pressées par le vent, fouettent les cimes des arbres et lèchent le relief. Je fais d'incessants va-et-vient, serrant les pins, pénétrant dans les ravins. Après trois quarts d'heure de lutte, la Chamarre n'est plus qu'un souvenir et je passe, sans difficulté, le col de Vachière.

Une menace de pluie et d'orage met un terme à ce vol, sur le sommet du mont Sangraure, altitude 2500 mètres. Il est 15 heures, je suis exténué.

Une marmotte, surprise et pétrifiée dans la trajectoire de mon atterrissage, ne parvient pas à me dérider. Je reviens de loin, de trop loin!

C'est l'heure des explications, j'ai rendez-vous avec moi-même.

Ce vol, qui, en d'autres circonstances, aurait constitué un plaisir de chaque instant, portait un sceau d'amertume et de dépit. Les thermiques étaient contraintes ; les nuages, barrages ; les vents, ennemis. Je volais par obligation, sans flamme, le moral éteint.

L'erreur commise au départ n'est ni la première, ni la dernière. Je ne condamne pas la faute, mais l'esprit qui l'a fait commettre. Ce qui m'affecte le plus profondément, c'est d'avoir ruiné un travail de fond, trahi un état d'esprit. En une décision, le compétiteur a éjecté le vagabond, effacé la poésie, la tempérance, au profit du chronomètre et du risque.

Je voyage depuis vingt jours et pour gagner une heure, soixante petites minutes et quelques misérables kilomètres, j'ai failli me tuer. Quel con!

Ma bonne étoile était au rendez-vous mais je fulmine.

Le pilote de compétition est fier d'avoir prouvé son sang-froid et son habileté. Le vagabond, lui, est fâché ; mieux que tout autre, il connaît les limites qu'il n'a aucune raison de transgresser.

Avec la pluie qui pointe, il n'est pas question de dormir à la belle étoile. Avant de me poser, guettant un point d'eau et un abri, j'avais repéré une caravane, trois cent mètres plus bas, près d'une convergence de plusieurs ruisseaux. Etrange présence sur ces hauteurs sans accès routier. Les clefs sont sur la porte. A l'intérieur, un confortable matelas de mousse et une table pour écrire atténuent ma mauvaise humeur.

Alentour, je découvre un paysage sauvage et coloré. De partout jaillissent des sources donnant naissance à de joyeux

ruisseaux sautillant entre les mélèzes. Plus bas, ils se rejoignent, deviennent adultes et sage rivière. Près d'une gouille, deux mouflons paissent tranquillement.

En d'autres circonstances j'aurais été conquis ; une vilaine tache noire éclabousse ce magnifique tableau. J'ai trahi l'esprit et je suis fourbu.

Le ressort est cassé, le charme rompu ; le compétiteur est revenu gâcher la fête. Dans la solitude du vagabond j'avais trouvé la paix et la sagesse ; l'instinct dictait ma conduite me faisant oublier l'exploit qu'un oiseau ne cherche jamais.

L'orage éclate avec force. Vivement la nuit, le sommeil et l'oubli.

*

Mon humeur est revenue au beau fixe, comme le temps.

La magistrale secousse d'hier n'a pas eu de conséquences physiques. J'en ai tiré une leçon de savoir-vivre. Le voyage continue.

Par des fenêtres aux rideaux de plastique, dans lesquels viennent mourir de gros papillons bruns, les rayons du soleil pénètrent dans la caravane. Le scénario météorologique se répète: avec l'échauffement solaire, sous le coup des 11 heures, les premiers cumulus vont apparaître le long des versants. Peu à peu, ils remonteront sur les sommets qu'ils iront coiffer, souvent pour la journée entière.

Aujourd'hui, avec une telle humidité, j'ai peu d'espoir de voir le plafond nuageux s'élever bien au-dessus des sommets. Les hautes altitudes et les grandes distances, dignes des performances de mon aile, ne sont pas encore pour aujourd'hui.

C'est à n'y rien comprendre. Jamais, en quatorze ans de vol, je n'ai connu de conditions météorologiques aussi lamentables.

J'espère pouvoir décoller, aujourd'hui. J'arrive au bout de mes réserves de nourriture et il est temps que j'appelle ma femme pour la rassurer. La solitude me pèse.

Dans ce vallon des sources, un renard gambade, insouciant, sans se douter qu'un bipède vient à sa rencontre. A une dizaine de mètres, il s'arrête brusquement, m'observe, s'interroge et fait nonchalamment demi-tour.

Dans le ciel, les premiers cumulus sont de mauvais augure ; ils filent, bien trop vite à mon goût, vers le sud. Le mistral s'est levé.

Je retrouve mon aile, trempée jusqu'à l'alu.

En début d'après-midi, une fenêtre s'ouvre sur la vallée, j'en profite pour décoller. Sorti du petit cirque abrité, les choses sérieuses et musclées commencent. Les ascendances sont fortes mais couchées par le vent. Tout ce que je gagne en altitude, je le perds en dérive. C'est la galère.

Je parviens à reprendre de la hauteur mais chaque monticule, chaque vallon est un combat. J'arrive toujours très bas, parfois sous le vent qui me maltraite jusqu'au moment où je parviens sur la bonne face du relief, d'où il s'échappe par le haut. L'altitude acquise ne permet guère de dépasser le sommet de la crête. Je suis contraint de guetter une nouvelle ascendance qui me permettra de m'élever assez pour piquer sur la butte suivante.

Au pied du Gourgeas, sous la tête de l'Estrop, j'ai tout loisir de repérer, cent mètres au-dessous, le hameau de Mariaud où j'avais atterri six ans plus tôt. Dans ce coin perdu, j'avais trouvé un téléphone chez l'unique habitante,

Eudoxie Roux, dont l'amabilité n'avait d'égal que le grand âge.

Toujours à ce jeu de "saute-colline", je parviens à la montagne des Têtes, qui s'érige devant moi comme un mur. Impossible de passer.

Je me pose sur son épaule, devant le refuge du Val Pousane, satisfait d'avoir pu prendre une vingtaine de kilomètres au mistral, après plus de deux heures de lutte acharnée.

Le refuge est ouvert et accueillant, mais point de téléphone, ni d'aliments. Je retourne à Mariaud, mais à pied cette fois.

Rapidement, je plonge dans la contrée du Galèbre. Un chamois, qui me précède, m'indique un passage près d'une paroi de rochers jaunes que découpent les filets blancs des ruisselets. L'eau jaillit de partout, improvise de minuscules cascades, se faufile dans les crevasses, draine la caillasse jusqu'aux églantiers, plus habitués à la sécheresse. La montagne déverse son trop-plein.

Point de sentier, l'endroit est désert, sauvage, retiré du monde ; fréquenté des seuls moutons qui l'entretiennent et de leurs bergers. Du village de l'Immeree, jadis habité par une dizaine de familles, il ne reste que des tas de pierres, dissimulés par la végétation. Une voûte de cave, miraculeusement préservée, demeure la seule référence du passé.

Autour des peupliers longilignes, maîtres des lieux, cerisiers, pruniers et pommiers sont retournés à l'état sauvage. Les pommes ont la taille des cerises; elles ne seront mûres qu'en hiver, juste à point pour nourrir les grives qui profiteront aussi des baies des alisiers.

Roublards et invisibles, les sangliers se devinent aux ravages qu'ils causent au sol dans leur quête de bulbes, de racines et de vers de terre.

Le Galèbre est dominé par un cirque vertical, drapé d'une terre noire que soulignent quelques névés attardés. Sous l'effet de l'érosion, cette terre a envahi une partie de la vallée et formé des vagues successives de vallons, les robines.

Le temps a effacé les chemins. J'avance au hasard, revenant souvent sur mes pas, escaladant un mur de terre durcie, contournant un bras de rivière ou un ravin. Après deux heures d'efforts, j'atteins le hameau de Mariaud.

L'accueil est plutôt froid. Le randonneur barbu que je suis, avec son sac à dos fluo et son bonnet rouge, quémandant un téléphone, ne suscite que de la méfiance. Il n'a qu'à prendre sa voiture pour aller téléphoner au village le plus proche ! L'habitant des lieux a d'autres soucis. Ses moutons sont égarés, malades, et le mauvais temps persiste. Il n'a que faire des touristes.

L'atmosphère change lorsque je prends des nouvelles d'Eudoxie. Elle est morte, voici quatre ans ; c'est son fils Irénée qui me reçoit, accompagné de Yannick, berger saisonnier. Un canon de rouge achève de rompre la glace.

Irénée me propose sa grange pour dormir et m'offre pain, saucisson, fromage et deux œufs frais, pour le lendemain.

- Non merci, pas les œufs, je n'ai rien pour les cuire.

- Pas besoin de les cuire, ils sont du jour.

- ... !?!?...

-Tu fais un trou à chaque extrémité et tu les gobes. C'est plus nourrissant qu'un bifteck.

- Ah bon ! Merci bien.

Yannick m'invite à souper. Au menu, il y a des lentilles, le seul plat auquel je ne touche jamais. Un vieux souvenir de pensionnat.

- T'aimes les lentilles?

Je mens.

- Oui, bien sûr!

Avec peine, j'avale la première bouchée ; elle a un petit relent d'internat ; la seconde n'a le goût de rien ; j'apprécie les suivantes et m'en ressers quatre fois. Tout compte fait, j'adore ça.

Yannick n'apprécie pas que je prenne son couteau pour couper du pain. Il me le fait remarquer. Chez les bergers, le couteau est un symbole de survie. A chacun le sien.

Mon hôte est musicien, doué pour les instruments à vent. J'ai droit à un morceau de flûte irlandaise et de bombarde bretonne. Puis il passe à l'harmonica, sur un air de blues.

- L'accord de base du blues, c'est simple, tu dois pouvoir marcher dans les montagnes et en jouer, sans perdre ton souffle.

J'en prends note. Je suis aux anges.

*

Le foin de la grange est confortable. Au-dessous, un coq enroué se fait entendre dès les premières lueurs du jour. Les trois chiens aboient de concert ; ils vont et viennent sur des planches juste au-dessus de moi.

Dans la fébrilité matinale, les prénoms grecs de mon hôte et de sa mère trottent dans ma tête. Eudoxie signifie "bons conseils", Irénée "pacifique". Comment ont-ils pu traverser tant de pays et de générations pour atterrir là et survivre à tous les Pierre, Marie ou Jean?

Je quitte mes interrogations et mon douillet matelas pour prendre le café chez Yannick où se tient un conseil de guerre avec Jean-Pierre, un autre berger du coin. Un chien tueur,

probablement un husky, est réapparu. L'an dernier, six brebis sont mortes sous ses crocs. Hier, un mouflon déchiqueté gisait non loin du troupeau. Il faut ouvrir l'œil et préparer les fusils. A ce souci, s'ajoute celui de vingt-six brebis égarées. Par chance, hier, en survolant la tête du Bau, j'en ai repéré une dizaine au-dessous d'un cabanon d'altitude, près d'une poche d'eau.

Avec Jean-Pierre nous retournons dans le Galèbre, lui à la recherche des moutons manquants, moi pour rejoindre mon aile et poursuivre mon voyage. Il connaît la région comme sa poche, c'est son univers et celui de ses aïeux ; l'unique endroit où il se sente vraiment bien. Chaque phrase en témoigne et transpire son attachement.

Les robines ne font plus barrage, encore moins labyrinthe. Mon guide m'emmène dans le lit de la rivière qui sait les éviter. En trois fois moins de temps que pour le trajet inverse, nous parvenons à Immerée.

Le village a perdu sa première poignée d'hommes, partis pour le Mexique, après la guerre de 1914-1918. Une autre poignée est morte sous les balles des Allemands en 1939-1945. Les rescapés ont subi le coup de grâce, dans les années soixante, avec la dévalorisation de l'agriculture de montagne. Tant et si bien qu'Irénée reste l'unique habitant permanent de toute cette région. Le départ de l'homme a favorisé la prolifération des espèces animales. Dans cet éden, 250 mouflons, 170 chamois, 5 bouquetins, 2 chevreuils et 8 sangliers ont été recensés par Jean-Pierre et ses amis, sans tenir compte du couple d'aigles, des tétras-lyres, des coqs de bruyère, et de la multitude de grives.

Après cette communion, nous nous quittons sur une poignée de main qui en dit plus que toutes les paroles du monde.

J'ai faim. Un trou à chaque extrémité, comme indiqué par Irénée, et je gobe mon premier oeuf. Je ne résiste pas au plaisir d'avaler le second. Le goût est bon, le geste auguste.

C'est au mistral que je dois de connaître le Galèbre. Sans lui, cette fabuleuse région ne serait qu'un trait noir sur une carte de vol, un vulgaire chiffre précédant le mot kilomètre. C'est au mauvais temps que je dois les plus chaudes rencontres, les plus belles découvertes et ces moments d'émotion chers à l'âme du vagabond.

Parti à la conquête des airs et des kilomètres, je découvre la terre et un art de vivre.

Aucun espoir de voler aujourd'hui, le mistral est trop fort. J'en profite pour descendre au Vernet faire le plein de provisions. Dans les vastes pâturages, veaux, génisses, poulains, pouliches et juments paissent en toute fraternité. Leur abreuvoir est un énorme tonneau dans lequel coule l'eau d'une source fraîche. Providentielle baignoire dans laquelle je me plonge.

Sur la route, une vipère se dandine paresseusement.

*

Pluie et orages s'en sont allés. Une queue de mistral persiste en altitude alors qu'une timide brise caresse l'herbe du décollage. Trois bébés marmottes batifolent à quelques pas, sans prêter attention au danger potentiel que je représente. D'un coup de sifflet strident, leur mère les rappelle à l'ordre.

Un premier "bourgeois" des airs, dans son planeur effilé, passe à ma hauteur. Il lâche son manche pour me saluer, se demandant sans doute ce que fait un deltiste sur ce sommet sans accès routier. Passe un second, puis un troisième et ça défile. Malgré les bonnes conditions, je temporise à terre. Sur les hauteurs de la montagne de la Blanche règne une animation digne de la promenade des Anglais par un jour ensoleillé. Malgré cette preuve d'ascendances, j'attends une élévation du plafond nuageux pour avoir un maximum de chances de traverser le lac de Serre-Ponçon, une vingtaine de kilomètres plus loin et raccrocher de l'autre côté.

Je m'envole à 14h30 et me colle rapidement à la rue de nuages qu'il suffit de suivre, en ligne droite. A Dormillouse, c'est les grands boulevards ; planeurs, deltas, parapentes, croisent dessus, dessous, de côté.

Plus loin, au pic de Morgon, il ne reste plus que quelques planeurs. C'est une bonne chose que le ciel soit moins embouteillé, car tout en "spiralant" allégrement dans le thermique à la vitesse verticale de cinq mètres par seconde, je peux m'occuper de mon nez qui saigne sans raison apparente. Pas facile de juguler ce flot rouge avec une main faisant le va-et-vient entre la barre de trapèze et la narine ; la vitesse disperse le sang partout, sur le visage, le casque, les gants, la veste. Arrivé au nuage, tout se calme, même mon nez.

Au-dessus du lac, je me retrouve seul, un peu désespéré malgré le spectacle grandiose. A l'horizon, les hauts sommets enneigés de la chaîne des Ecrins se succèdent à perte de vue. A droite, le paysage est montagneux, contrastant avec les plaines et les douces collines qui ondulent sur ma gauche. D'un bleu prononcé sur les reliefs, le ciel devient laiteux sur les champs. La vie grouille en silence autour d'un lac turquoise. Les estivants, qui se devinent aux points clairs des

parasols et aux reflets du soleil sur la carrosserie de leurs automobiles, ont envahi les lieux. Sur l'eau, les bateaux sont perceptibles au V de leur sillage, comme, beaucoup plus haut que moi, l'avion dont on n'aperçoit que la traînée blanche.

L'effervescence disparaît. L'objet de mes préoccupations est en face, le pic de Chabrières. Je dois impérativement l'atteindre au niveau de ses crêtes.

Les nuages volent bas, je m'enfonce. Peu à peu, la circulation des estivants se fait entendre ; de feutrée, elle devient bruyante.

J'ai quitté le Morgon à 2 600 mètres ; la traversée m'en a coûté la moitié, incluse la surtaxe due au mistral. C'est trop cher payé. Gêné par le vent, alors que je tente de saisir un thermique, je suis contraint de me poser au petit lac de Saint-Apollinaire.

Trois gamines, excitées par l'événement, s'égosillent sur la route, n'osant s'approcher de crainte, me crient-elles, des serpents dans les prés. Piquées par la curiosité, rassurées par mes propos, elles finissent par avancer pour s'enfuir aussitôt. Il me faut quelques minutes pour comprendre cette soudaine volte-face. Le sang sur mon visage ! Elles m'ont pris pour un vampire.

Après un ravitaillement à l'épicerie et un festin à la buvette, je porte mon aile quatre cents mètres plus haut, sous les aiguilles de Chabrières et redescends immédiatement pour prendre le reste du matériel. Sur le chemin, la maison forestière de Joubelle, toujours ouverte, m'offre un gîte idéal.

*

Point de cocoricos, point de bêlements ni d'aboiements, seuls les clapotis de la fontaine et les gazouillis se chargent de

m'extraire d'une nuit agitée. Avec le portage, les marches et les durées des vols qui s'allongent, les rouages de mon corps se révoltent, soumis à trop forte contribution. Il faudra que je songe à mieux répartir mes efforts.

La queue du mistral n'en finit pas de mourir. Il souffle encore latéralement, couchant les thermiques. Les brindilles d'herbes, que je jette, passent horizontalement devant mes yeux au lieu de prendre de la hauteur. La jupe des buissons, soulevée au vent, expose des dessous vert pâle.

Quand, enfin, le soleil est perpendiculaire à la pente, assurant un meilleur échauffement, je m'envole. Pendant un petit quart d'heure, je fais illusion, puis commence une irrémédiable descente jusqu'à la ferme du Saulque à La Bâtie-Neuve, au pied du décollage officiel du Piolit. Je n'ai aucun problème, à cet endroit, pour deviner la direction du vent. Fidèles à leurs habitudes, les vaches exposent leur postérieur. Elles ont horreur d'avoir des courants d'air dans le museau.

Je me pose en ayant une faible consolation. Des parapentistes, partis d'un site proche, subissent le même sort et confirment la médiocrité des ascendances. Mon honneur de pilote est sauf. A force d'être en difficultés, j'en arrive à me poser des questions.

Sous le soleil, dont j'apprécie la chaleur après de si longues absences, je porte l'aile cinq cents mètres plus haut, avant de redescendre à la ferme pour y passer la nuit dans un foin confortable.

*

Ambiance sympathique au décollage. Pour la première fois, je ne suis pas seul. Quatre joyeux pilotes italiens et une sémillante Française aux yeux verts me rejoignent.

Depuis deux semaines, ils sillonnent les routes de France et d'Espagne à la recherche d'un site épargné des trombes d'eau. En vain. Ils n'ont fait que des vols minables et sont frustrés. Mon itinéraire et ma mine épanouie les déconcertent.

La moins surprise est encore la jeune femme qui vole souvent à l'écart des foules. Elle est passionnée de vol libre, devenu pour elle aussi une école de la vie. Une dépression l'avait plongée dans le chaos, elle en est ressortie par le ciel, grandie. Aujourd'hui, rayonnante, elle vole.

Je quitte ce petit monde sympathique par le haut. Les conditions ne sont pas fringantes mais suffisent à un affamé de vol.

Un aigle m'accompagne au nuage, puis sa compagne nous rejoint. Le soleil nous fait tourner, le temps d'une valse. Puis, chacun s'en va de son côté, les aigles à la chasse aux marmottes, moi à la pêche aux thermiques.

Sur les hauts de Saint-Michel-de-Chaillol, je suis en difficulté. Un planeur l'est tout autant. Ensemble, nous cherchons désespérément l'ascendance. Il en ferre une et s'incline sur le côté. J'accours, le dépasse par l'intérieur, en lui faisant un petit signe de remerciement et lui tire ma révérence avant de m'engager, présomptueux, à l'intérieur du massif des Ecrins.

En quelques minutes, le paysage se métamorphose. Aux sommets essaimés donnant sur des forêts et des pentes douces, succèdent les parois noires et ruisselantes de plusieurs cirques montagneux, coude à coude, soudés par des cols élevés au survol difficile. Le plafond des nuages n'est guère plus haut que les sommets. Comme un poisson dans

son aquarium, je me retrouve prisonnier de l'un des cirques, angoissé par l'inhospitalité des lieux et dans l'impossibilité d'atterrir sur les hauteurs de ces pentes trop raides.

Imaginer la galère d'un atterrissage dans ce trou me rend sensible au moindre pet d'air. Finalement, à grand-peine, j'arrive à m'extraire de ce piège et m'empresse de retourner sur les hauteurs, plus conciliantes, bordant la route Napoléon que je suis condamné à longer.

La civilisation est à portée de regard.

Dans un thermique, je commets un crime de lèse-majesté en n'octroyant pas la priorité à un aigle, plus attentif à sa proie, au sol, qu'au pachyderme qui vole au-dessus de sa tête. De justesse, il évite la collision en se mettant sur la tranche et en repliant ses ailes. En si peu de temps et à cette allure, jamais je n'aurais été capable de changer de trajectoire. L'aigle n'est pas d'un naturel distrait et, à la réflexion, j'ai le sentiment qu'il m'a bluffé. En me prouvant la supériorité de sa technique, il a remis ma pendule à l'heure royale.

En point de mire se dessine l'objectif du jour, le sanctuaire de Notre-Dame-de-la-Salette, perché à 1800 mètres d'altitude, sur le mont Gargas.

Avec le déclin du soleil, les ascendances mollissent et laissent le champ libre au mistral. La montagne du Grand Chapelet, dont le nom annonce la couleur mystique, se dresse en un dernier obstacle infranchissable.

Je tente de passer en visant une échancrure entre deux sommets mais je suis trop bas, de quelques mètres. Sans l'ombre d'une hésitation, je m'éloigne du relief, oblique à droite en mettant l'aile sur la tranche, revient en pleine vitesse face à la pente que je remonte un peu avant de me poser sur l'herbe, en douceur. Le fort vent descendant, s'il facilite cette manœuvre d'atterrissage, malmène l'oiseau maladroit que je suis, portant son aile à pied et à contre-

courant, sur les quelques mètres qui le séparent de l'autre versant. J'y parviens un quart d'heure plus tard. Trois petits pas et je m'envole à nouveau vers les sommets.

Une brebis abandonnée erre sur ces hauteurs. Tout près d'elle, gît le corps d'une seconde bête, morte, la tête atrocement mutilée.

Encore quelques va-et-vient au-dessus de la crête pour gagner un maximum d'altitude et le sanctuaire de Notre-Dame-de-la-Salette se trouve à portée d'aile. Je m'élève vers ce haut lieu de prière.

Pourrais-je seulement approcher ces nonnes, dont j'imagine le couvent portes et volets clos, sous prétexte de quémander un peu de pain et d'eau?

De loin; la bâtisse est imposante mais il ne semble pas que les volets soient clos. Il y a du monde autour du sanctuaire, rassemblé sans doute pour une célébration.

En le survolant de plus près, je découvre, en guise de cloître, un centre touristique, un chapiteau de théâtre, une fourmilière de pèlerins avec ses parkings, ses cafétérias, ses oratoires, ses bazars en tout genre et son altiport.

Dans une dernière phase d'atterrissage parfaite, j'y fais ma génuflexion. Face à cette effervescence mystique, je reste à l'écart, mal à l'aise.

La nuit tombée, faisant preuve d'une grande dévotion aux yeux de quelques pèlerins, je m'agenouille devant la statue de Notre-Dame-de-la-Salette où se trouve le seul point d'eau. C'est l'heure de la lessive et je dois absolument purifier mes chaussettes.

Le sommet de la colline surplombant le sanctuaire et surmonté d'une croix de fer convient parfaitement pour un bivouac. Je m'endors, un peu désorienté, dans les bras de mon aile et sous ceux, cloués, du Sauveur.

*

Sonnent les cloches du réveille-matin. L'infernal vacarme résonne dans toute la vallée. Tenailé par la faim, je pars en pèlerinage.

Au self-service du restaurant, canalisées par des haut-parleurs omniprésents, deux cents personnes, le tiers des pensionnaires de cet immense complexe hôtelier, font la queue. Entre un crucifix et une pile de journaux *la Croix*, des prospectus sont à la disposition du public. J'en prends connaissance entre deux gorgées de café qui me restent en travers de la gorge. La fabuleuse histoire de l'apparition de Notre-Dame-de-la-Salette relève de la série noire.

La Belle Dame apparut à deux jeunes enfants, leur parlant en patois, comme une mère. Elle leur annonça que le peuple d'ici-bas ne priait pas assez, travaillait le dimanche, jurait en prononçant le nom de son Fils, courroucé, dont elle ne pouvait retenir le bras. Elle menaça les petits bergers, terrifiés ; après la mauvaise récolte et la famine, les enfants de moins de sept ans allaient périr dans de mortelles convulsions. Point de miséricorde, la sinistre prédiction s'accomplit, paraît-il, l'année suivante.

Depuis, on vient ici racheter ses péchés et prendre une option sur son paradis. Une permanence est assurée pour les encaissements. Les pénitents impécunieux et les absents peuvent payer par correspondance. Le salut a un prix, tarifé aux honoraires des intentions de messes, de 65 francs l'une à 2400 francs le trentain.

L'affaire tourne à plein rendement. Amen.

A mon tour d'avoir l'air d'un Jésus en portant ma croix cent cinquante mètres plus haut. J'ouvre mon aile sans me faire prier et quitte sans regrets les marchands du temple.

*

Une dépression se distingue clairement à l'horizon, confirmée par quelques méchants coups de vent. Les quelques dizaines de mètres gagnés sur le mont Gargas ne me suffisent pas pour fuir, il n'y aura pas d'ascension aujourd'hui.

Après une heure de vol difficile, je suis contraint d'atterrir dans le fond de la vallée, au lieu-dit Les Mathieux, altitude 1100 mètres.

Impossible de fuir le tintamarre des cloches.

Bien que le chemin qui mène aux intégristes soit plus court, je lui tourne le dos, et gravis le mont Chapelet, aile sur le dos, jusqu'au cabanon de Saïd, berger kurde et musulman.

Depuis trois ans, ce réfugié politique de vingt-neuf ans est séparé de sa jeune épouse, de sa famille et de ses amis. Il vit seul avec son chien Simo dans un cabanon propre et ordonné. Radio-Turquie, qu'il capte le soir par conditions favorables, est son unique lien avec le pays.

Saïd est croyant, sa religion est le seul enseignement que cet homme illettré ait reçu. Comme ceux d'en face, il ne met pas en doute les dogmes de son église et m'interroge sur mes croyances.

Je préfère ne pas en parler. Il comprend. Le chapitre est clos.

J'apprécie son amitié et son hospitalité. Il est heureux de ma présence et me le dit.

Son matelas repose à même le sol. Il ne peut m'offrir, pour dormir, que les planches mal alignées de son grenier. Je les préfère au confort du sanctuaire.

*

Les premiers rayons de soleil arrosent l'adret, le sanctuaire et la bergerie en face: François le berger profite des premiers rayons pour mener son troupeau sur le mamelon voisin que la nappe blanche et moutonneuse submerge.

Plus au nord, au berceau du vallon encore dans l'ombre, des grimpeurs plient leurs tentes. Au-dessous d'eux, sur un replat dominant le cours d'eau, deux napperons de moutons s'agitent. Tels les grains d'un sablier, une partie d'entre eux patiente devant le goulet de sortie du parc, alors que les plus rapides s'éparpillent dans les prés.

Saïd, un sac de sel sur le dos, doit rejoindre ses brebis parquées sur les hauteurs ; elles l'attendent, blotties les une contre les autres, comme les mailles serrées d'une couverture laineuse.

Le mouton à la tête déchiquetée, aperçu deux jours plus tôt, est le sien. Celui qui paissait à côté servait d'appât à des tireurs embusqués. L'auteur du carnage est un chien errant qu'ils pourchassent.

Nos chemins se séparent, je rejoins mon aile, bâillonnée dans sa housse.

Alors que je suis seul sur le sentier de terre, près d'un ruisseau asséché qui n'abreuve plus que les oiseaux, des voix monocordes et chantantes me sortent de mes pensées. Gamins et curé en tête, un groupe de pénitents alternent prières et mélopées, sur la route du sanctuaire et de la miséricorde.

En guise de salutations, la tête basse, la mine contrite, les gosses implorent :

- Priez pour nous, pauvres pécheurs...

Ils ont dix ans et portent déjà le poids de tous les péchés du monde.

D'un coup d'aile, un couple d'aigles efface l'amertume de cette rencontre. La nature retrouve ses droits et le luron sa foi. Près du relief, une dizaine de choucas s'agitent, enchaînant pirouettes et cabrioles. Un lagopède pique du nez après un envol maladroit et bruyant. Le ciel est en pagaille, sourd aux injonctions d'un soleil pourtant autoritaire. Le vent du nord impose sa loi et taille aux cumulus des robes en lambeaux. A l'ombre de mon aile, ma plume glisse sur le cahier, ma bouche sur l'harmonica, mes jumelles sur les monts ; entre deux, mes pensées vont et viennent, se bousculent, virent au raisonnement, s'enfoncent dans la méditation et trouvent la cohérence. Une sieste vient tout éteindre, le temps d'un paisible rêve.

En fin d'après-midi, malgré les auspices peu encourageants, je tente un vol qui me ramène, après une demi-heure de chaude lutte, sous les fenêtres du sanctuaire. A l'affût du moindre thermique, je ne trouve qu'une brise de pente qui me condamne à rester à la même altitude. Sur l'esplanade, les mains des pénitents se disjoignent pour saluer l'apparition, puis se rejoignent pour la prière. Puisse-t-elle m'élever et me permettre de basculer par-dessus le mont Gargas.

L'ascendance mystique est décidément réservée aux élus. En désespoir de cause, renonçant à un nouveau séjour dans les lieux saints, je m'en retourne d'où je viens et me pose devant le cabanon de Saïd, ravi de me revoir.

Ses pâtes préparées à la mode orientale sont délicieuses. Après la corvée d'eau à la source voisine et une petite

lessive, je retrouve le plancher rugueux du grenier que transperce Radio-Turquie.

*

L'hospitalité c'est sacré. Bien que Saïd soit désargenté et manque de tout, il refuse de me laisser payer la nourriture engloutie pendant deux jours. La seule chose qu'il n'ait pu me donner, c'est l'heure, car il n'a pas de montre. En bon Suisse, j'y pourvoirai.

Je lui enverrai par la même occasion quelques informations sur les détecteurs de métaux. Saïd a un espoir fou: il veut trouver le trésor enfoui par son grand-père, quelque part près de son village natal. L'aïeul a été déporté par les Russes mais, avant l'exil, il avait si bien dissimulé sa maigre fortune aux convoitises des envahisseurs que ses proches en ont perdu la trace.

L'espoir d'une vie meilleure est au fond d'un trou!

Hier, alors que je portais mon aile près du col des Vachers, un groupe d'adolescents est venu me donner un coup de main. Les questions fusaiement si nombreuses que j'ai invité mes jeunes amis à me rejoindre, aujourd'hui, sur le site du décollage.

Ils sont tous là, fidèles au rendez-vous, curieux, intrigués et suant après deux heures de marche sur des pentes raides.

Couchés dans l'herbe, ils sont attentifs, fascinés par mes explications.

Avec respect, leurs mains effleurent l'aile. D'un œil neuf, ils observent le développement des cumulus ; sous l'effet d'invisibles ascendances dont les gamins perçoivent la réalité par les caresses de la brise sur leurs visages et le

tressaillement des herbes, les embryons ouatés deviennent des masses bouffies aux lignes pures.

Comme par enchantement, au beau milieu de la présentation, un couple d'aigles entre en scène et entame des circonvolutions. Sans un coup d'aile, illustrant à la perfection le fonctionnement des thermiques, ils grimpent jusqu'au nuage et se retirent, mission accomplie. Pour compléter le tableau, des choucas, moins souverains, jouent les faire-valoir et les voltigeurs dans un ciel qu'un décorateur de génie panache de taches blanches jusqu'à l'infini.

Pour moi, c'est le signal du départ ; à mon tour d'entrer en scène, de rejoindre les oiseaux sous les cumulus.

Notre-Dame-de-la-Salette n'est plus qu'un souvenir qui défile et finit par disparaître définitivement derrière une crête. Dans ma hâte de lui tourner le dos, je néglige un peu mon altitude et me trouve en difficulté au-dessus d'Entraigues.

Sur la falaise qui domine le village, pourtant bien exposée aux vents de vallée, j'ai toutes les peines du monde à prendre une indispensable hauteur. Je suis aimanté par un champ de maïs, bordé d'une manche à air. La remontée à pied d'un atterrissage à cet endroit-là, sur un sentier pentu zigzaguant entre des rochers agressifs serait un calvaire. Déconcerté par ces médiocres conditions de vol qui trahissent un ciel pourtant plein de promesses, je me bats comme un diable. Alors que tout, apparemment, devrait me porter au nuage, je me traîne lamentablement au niveau d'une barre rocheuse et d'une ligne de haute tension.

Venus d'en face, cinq parapentes et deux deltas tentent de me rejoindre ; en vain, ils vont rapidement au tapis. Lassé par des va-et-vient aussi ennuyeux qu'improductifs, je renonce à faire le plein d'altitude et tente, sans trop

d'illusions, de m'enfoncer dans l'arrière vallée, en direction des cascades de Confolens.

J'ai quatre à cinq cents mètres de marge, avec la certitude d'en perdre une bonne centaine sous le vent de la falaise, obligé d'accélérer pour fuir les descendances. Sans trop d'espoir mais déterminé, je m'enfile dans un vallon escarpé qui fait une tranchée dans la forêt. Un thermique s'y trouve peut-être. Tout en bas, sur une petite prairie, un hélicoptère bruyant tourne ses pales au ralenti.

Le thermique est là mais les présentations sont rudes. Sans crier gare, alors qu'alentour tout est calme, il soulève brusquement ma plume gauche et m'éjecte brutalement de son aire. Je n'essaie pas de forcer le passage, laisse voler mon aile qui effectue une volte complète et me présente à nouveau face à cette ascendance invisible. Pour la situer, j'ai trouvé quelques repères, mouvement des herbes, frémissement des feuilles, agitation des branches ; elle prend naissance dans le ravin et monte à la verticale, puissante, peu influencée par le vent. Je la pénètre. Les négociations sont musclées mais l'ascension est immédiate. C'est en sueur que j'approche du firmament et des nuages à deux mille huit cents mètres. Cette altitude est bien inférieure aux normes habituelles de saison mais, dans les circonstances actuelles, elle est un luxe.

Des cascades de Confolens, je ne connaîtrai que des lettres noires sur une carte de géographie fixée sur ma barre de contrôle.

Au sud, dans le massif des Ecrins, la Muzelle et la pointe de Swan ne laissent apparaître des sommets voisins que des têtes blanches et noires montrant leur plus beau profil. Sur la route de l'orient, la chaîne de l'Oisans se transforme en une traîne de mariée remontant jusqu'à la Meije, la Magnifique ; elle se fait une collerette irrespectueuse des prestigieux

sommets de la Vanoise, que la perspective abaisse. Les Grandes Rousses dominant L'Alpe d'Huez mais s'inclinent devant une Majesté incontestée, le mont Blanc.

Le voilà enfin. Il se dresse et de son imposante stature m'indique le chemin. Bientôt, je chatouillerai ses flancs.

Au rythme de ce voyage, le rejoindre prendra encore du temps. Qu'à cela ne tienne. Chaque jour qui passe est un bonheur et l'objectif, aujourd'hui, est L'Alpe d'Huez.

Aile étarquée, ma tête rentrée dans les épaules, bras au corps, tout est bon pour améliorer l'aérodynamisme et la performance. Il s'agit de franchir la dernière grosse difficulté, la traversée de la vallée de la Romanche.

Plus rien n'existe que cette altitude à préserver. De l'autre côté m'attend une falaise ; je dois avoir cinquante mètres de réserve d'altitude pour la survoler. En cas d'échec, la sanction sera douloureuse, dix heures de marche, le long d'une route fameuse, chère aux cyclistes du Tour de France. Affront suprême pour un homme-oiseau.

Passera, passera pas? L'aile reste en ligne, peu influencée par le puissant vent de vallée qui se vérifie aux arbres inclinés. Je surveille mes instruments ; le badin annonce 44 km/h, le variomètre, un taux de chute 0,8 mètre par seconde. J'évalue ma finesse à dix, soit une perte d'un mètre vertical pour un vol plané de dix mètres à l'horizontale.

Je ne quitte pas des yeux ce haut de falaise que je finis par survoler avec une petite mais confortable réserve avant de me poser sur le Signal de l'Homme.

Après l'eau bénite de Notre-Dame-de-la-Salette et le sirop de Saïd, j'ai droit au champagne de Jean-Claude, instructeur de parapente, dont j'apprécie l'hospitalité. Il habite à une demi-heure de marche du lieu d'atterrissage. L'aubaine.

Le soir, par téléphone, mes enfants; demandent des nouvelles du Tour de France. Ils m'apprennent que je l'ai survolé, probablement à des centaines de mètres.

J'avais remarqué une certaine effervescence dans le ciel, avions, hélicoptères, ULM, mais je n'y avais pas pris garde. Ma concentration était alors exclusivement réservée à l'obstacle du jour, cette falaise; rien d'autre n'avait d'importance.

*

Trois cents mètres me séparent du sommet. Le poids de l'aile, juchée sur mes épaules, me reproche à chaque pas une bonne gueule de bois. Une à une, les bulles de mousseux s'égrènent et s'envolent pour disparaître totalement au sommet où je retrouve, enfin, la pleine forme.

Le soleil se drape derrière un voile uniformément gris et me condamne au repos.

En fin d'après-midi, un vol plané dans un air insipide me porte sur le flanc des Grandes Rousses que je remonte à pied, jusqu'à une arête idéale pour le décollage du lendemain.

Sur le chemin, Gaby surveille ses moutons. Il m'invite chez lui.

Dans sa maison, un fusil et des cartouches veillent à côté de son lit. Gaby n'a rien d'un braconnier mais des chiens fugueurs de la station voisine viennent régulièrement affoler ses bêtes. Il essaie de régler le problème à l'amiable mais les propriétaires des chiens ne se préoccupent guère du stress de ses moutons.

Récemment, un grand chien noir, facilement identifiable, a provoqué la panique dans le troupeau. Gaby est allé trouver le propriétaire qu'il connaissait.

- Ton chien chasse mes moutons.

- Ce n'est pas mon chien, tu te trompes, berger.

Le chien récidiva. Gaby retourna s'en plaindre à qui de droit :

- Ton chien chasse mes moutons.

- Je te dis que tu te trompes, berger, ce n'est pas mon chien.

Une cartouche régla définitivement le problème. Le propriétaire, ne voyant pas réapparaître son toutou, interpella Gaby.

- Tu n'aurais pas vu mon chien ?

- J'en ai vu un. Mais c'était pas le tien.

Pour un temps, les chiens fugueurs ont retrouvé leur laisse et les moutons de Gaby, la tranquillité.

*

Il y a un mois, jour pour jour, que les copains m'ont laissé à Sospel.

Le temps est une notion décidément flexible! J'ai toujours couru pour être en avance, souvent, pour rattraper celui que j'avais perdu ; pour la première fois, j'ai le sentiment d'être à l'heure. Rien ne presse. Je suis là où je dois être.

Hier, j'ai appelé Patrick et Nicolas, tous deux complices de mon projet. Ils se soucient de mon moral, voient planer l'abandon. Je les rassure. Jamais ils ne m'auront senti plus heureux. De la pluie, de l'orage, de la neige, du mistral, des plafonds bas, j'ai fait mes alliés ; grâce à cette apparente

adversité, je suis entré dans les entrailles des Alpes et dans les miennes.

A l'arrière des Grandes Rousses m'attend une zone de hauts reliefs. Les libéristes du coin m'en ont déconseillé le survol. Ils ne s'y aventurent jamais par crainte d'une "vache" dans un endroit difficilement accessible aux véhicules qui les récupèrent.

Malgré leurs réserves, je choisis cette voie et la ligne droite. En volant sans assistance, l'absence de route n'est plus un handicap, il n'y a plus de zones interdites sauf celles imposées par les conditions météorologiques.

Aujourd'hui, comme d'habitude, elles sont peu clémentes. Les nuages lèchent la montagne bien au-dessous des pics du lac Blanc et de l'Etendard contre lesquels je devrai me serrer pour franchir les cols du Glandon et de la Croix-de-Fer. Lorsque le plafond nuageux est bas, ils en interdisent le passage.

On verra bien. Trois pas et je m'envole.

Je jette un coup d'œil nostalgique à la maison de Gaby le berger ; un deuxième, indifférent, à la toile d'araignée qu'est devenue L'Alpe d'Huez, empêtrée dans les câbles de ses remontées mécaniques; un troisième, attristé, aux magnifiques lacs d'altitude enlaidis par les hommes. Rapidement, tout s'estompe, je suis tout à mon vol et au petit miracle en train de se produire.

Parvenu à la base du cumulus, je m'éloigne du relief pour gagner sa proue et me retrouve sur son flanc, où butte le vent du sud. Etonnamment, le nuage résiste à cette pression d'air dont les filets s'échappent par le haut en m'emportant avec eux. Pour les exploiter, je pénètre à l'intérieur du cumulus, dans le blanc opaque, le temps d'une demi-spirale avant de terminer la boucle dans l'azur. Je grimpe ainsi sur près de

mille mètres de dénivelé, envoûté, immergé dans les éléments. Le ciel est à moi.

Dessus, dessous, devant, derrière, la ouate blanche se forme et se déforme. Tantôt, elle m'enveloppe, tantôt elle s'ouvre sur deux lacs merveilleusement verts dans une mer de glace. Plus je monte, plus les hauts sommets se dévoilent à l'horizon. Le massif des Ecrins, puis celui de la Vanoise livrent leurs secrets par bribes ; ils apparaissent; le temps d'un demi-tour, s'effacent dans le blanc opaque et se dévoilent à nouveau.

Le spectacle justifie toute une vie de vol.

L'aile, silencieuse, est impressionnante de docilité dans cette mouvance. Je ne suis plus seul. Des chocards, agiles et bruyants, font des acrobaties en escadrille. Points de suspension en folie, ils viennent et disparaissent. Avec surprise, ils découvrent cet énorme accent circonflexe promenant sa drôle de virgule sur un buvard maculé d'encre bleue.

Dans l'euphorie, j'ai survolé, sans m'en apercevoir, les cols du Glandon et de la Croix-de-Fer.

La magie ne dure pas. Avec le déclin des reliefs, je perds de l'altitude pour revenir sagement à la base des nuages, bien trop basse pour me laisser survoler impunément la Maurienne.

De l'autre côté, sur le village de Montvernier, une ligne de haute tension barre l'accès d'un vallon prometteur, bien exposé aux rayons du soleil. A la faveur d'une bulle thermique, j'obtiens enfin les vingt mètres de marge nécessaires pour l'enjamber. En vain. Le vallon, que je renifle dans tous ses recoins, refuse mes avances ; aucune bulle de chaleur ne l'habite. J'en suis réduit à draguer le fond et à revenir à la case départ, en passant sous la ligne cette fois.

Le vent de vallée me cueille très bas, à deux doigts de l'atterrissage et d'une infamante remontée à pied après cette heure de gloire dans l'ivresse des hauteurs. Il me hisse sur la barre rocheuse où je retrouve cette horrible ligne qu'une ascendance finit par effacer de ma vue.

Soulagé, je poursuis mon chemin, en prenant toutes les précautions pour ne pas descendre en dessous de 2000 mètres d'altitude, car les thermiques y sont inexistantes.

Avec un aigle, en parfaite synchronisation, chacun dans son ascendance, nous exécutons un ballet, bouclant les mêmes cercles, à la même cadence, à la même vitesse ascensionnelle. Arrivés dans les barbules, chacun reprend sa route. Je me colle au nuage en adoptant la tactique du dauphin : suivant une trajectoire en ligne droite, je me laisse aspirer par les nuées en ralentissant l'aile au maximum, puis, reprenant de la vitesse, j'en sors, apparaissant et disparaissant à la vue des randonneurs intrigués qui crapahutent dans la montagne. Je navigue au niveau des crêtes en prenant garde de conserver toujours un contact visuel, même diffus, avec le sol.

Le col de la Madeleine se refuse une première fois ; seuls deux cents mètres le séparent de la base des nuages. Les hauts plateaux qui le précèdent et le suivent ne facilitent pas le passage. Je reviens sur mes pas pour faire le plein d'altitude, me faufile, à nouveau, dans les barbules, réapparais sur la tête des randonneurs surpris et finis par passer.

Le soleil, lui, ne passe plus. Les conditions se détériorent, il serait sage de se poser au-dessus de Valmorel mais je me risque à poursuivre en comptant sur le vent de vallée de la Tarentaise. Mon objectif est d'atteindre le Beaufortin, idéalement situé pour un bivouac.

J'ai hâte d'approcher le mont Blanc, point de repère toujours en vue dès que je domine les reliefs. Il est au centre des voies aériennes qui traversent les Alpes. Je l'ai côtoyé à chacun de mes vols au point d'en faire un familier. Avec le temps, il est devenu ma borne dans cet immense jardin.

Alors que je m'escrime à dompter un thermique récalcitrant, l'aile encaisse successivement deux coups de bâton sur l'extrados. Comme des lanières que l'on tend d'un coup sec en tirant violemment sur les deux extrémités, les câbles se détendent et se tendent d'un coup. Je suis secoué comme un prunier.

Sans crier gare, le vent s'est inversé. Au lieu de remonter la vallée, selon son habitude, il la descend à toute allure. Le versant sur lequel il butait, et où je me maintenais, se trouve soudain dans les déferlements.

Barre au ventre, en perdant un maximum d'altitude, je fuis sur Moûtiers qui, n'offre, à ma grande surprise, aucun terrain d'atterrissage. Maisons, usines, rivière, routes, arbres, lignes électriques et chemin de fer, occupent toutes les surfaces de ce fond d'entonnoir. Avec cette altitude qui m'échappe, les chances de trouver des pentes vierges sur les bords disparaissent aussi, là forêt est omniprésente.

Maudits arbres, ils sont partout. Je parviens à me maintenir quelques secondes sur Hautecourt-la-Basse, le temps d'envisager un arbrissage, faute de mieux. Une route en épingle laisse soudain apparaître une minuscule clairière entourée d'arbres agités par le vent. Je n'ai pas le temps d'hésiter. Une tranchée dans les arbres me permet une approche à peu près correcte mais le vent complique l'exercice en soufflant dans mon dos. La route est libre, heureusement. Je la frôle dans toute sa largeur avant de ralentir et de cabrer l'aile au maximum. Le contact avec

l'herbe de la clairière est un peu rude mais il n'y a pas de casse.

Mille mètres d'une épaisse forêt m'enlèvent toutes chances de décollage et m'imposent une double grimpette avec tout mon barda sur le dos.

En avant, marche!

Tête en l'air et faux à la main, Xavier-François a suivi la manœuvre. Il accourt et offre de me guider au gîte du Pradier, à l'orée supérieure de la forêt. Pour prouver sa grande connaissance des sentiers, l'adolescent me gratifie de quelques sympathiques détours. L'aile sur les épaules, jambes et torse nus, dans l'impossibilité de me défendre, je suis une victime idéale pour les moustiques rendus agressifs par la chaleur étouffante. Un orage s'annonce, en provenance du sud, apportant du même coup l'explication de cette soudaine inversion des vents dans la vallée. J'arrive au gîte trempé jusqu'aux os par la pluie et la sueur. L'ambiance est chaleureuse, la table accueillante et je peux prendre un bain.

Marie-Noëlle et Robert, mes hôtes, sont agriculteurs et bergers. Ils s'occupent aussi bien de la quarantaine de chèvres que des pensionnaires du gîte, tous aussi nombreux.

Pradier revit grâce à eux ; de beaux pâturages, chaque année plus importants, sont arrachés à la friche et la broussaille. A la force du poignet, en butte à la méfiance indigène, ces anciens citadins ont osé concrétiser leur rêve. Tout n'est pas rose, mais de l'effort, des difficultés, de la nature, leur est venu un rayonnement contagieux.

Cet exemple n'est pas isolé; grâce à ces nouveaux pionniers, à la fois bergers et agriculteurs, des hameaux comme Granier, Valezan, La Côte-d'Aime et bien d'autres dans le Beaufortin, ont ressuscité et s'épanouissent.

Des orages successifs de la nuit, il ne reste que l'humidité et un brouillard qui enveloppe tout le massif.

Entre deux chemins pour le mont Quermo, je choisis le mauvais. Après une courte montée, qui me met en confiance, il commence à descendre puis se perd dans les bois. Retourner sur mes pas n'est pas envisageable avec mon encombrant fardeau sur le dos ; la moins mauvaise des solutions me paraît être un raccourci à travers bois et champs.

Par endroits, l'herbe mouillée atteint mes aisselles et me trempe entièrement. Aux hautes herbes succèdent des racines glissantes sur lesquelles je m'étale plus souvent qu'à mon tour. Puis ce sont des troncs d'arbres morts qu'il faut enjamber alors que leurs branches griffues lacèrent ma peau et celle de mon aile. Je ne puis me retourner ; ma tête est calée entre les tubes de l'aile, repliée pour le portage. Les câbles s'enchevêtrent dans les taillis. J'essaie de me dégager par des va-et-vient du corps mais je n'ai souvent d'autre choix que de déposer mon fardeau pour couper les branches. A ce rythme j'en aurai pour toute la journée.

Je finis par m'extraire de la forêt, et débouche, en piteux état, sur l'alpage de Montgirod, où officie Robert, le maître fruitier.

Levé à 3 heures du matin; couché à 21 heures, il est l'un de ces derniers fromagers à produire le beaufort sur l'alpage, respectueux d'une tradition qu'il tient à perpétuer.

Au mont Quermo, où je dépose l'aile avec ménagement, je me laisse emporter par un petit somme réparateur, baigné des premiers rayons de soleil de la journée.

Sur le chemin du gîte, une courte halte s'impose, le temps d'un sirop et d'une causette avec Christophe, Bruno et le gosse Thomas ; ils gardent les génisses. Heureux.

Pour le goûter, je m'offre des fraises des bois et quelques succulentes cerises sauvages, pas plus grosses qu'un noyau de leurs congénères cultivées.

Les occupants du gîte sont des jeunes gens de toutes nationalités, travaillant bénévolement pour une association. Ils consacrent leurs vacances à des travaux manuels d'utilité publique, souvent liés à l'environnement. Certains d'entre eux viennent des pays de l'Est, ils rechignent un peu à mettre la main à la pâte ; les contraintes ne collent pas à l'image qu'ils se font du capitalisme.

Avant le repas du soir, mon auditoire attentif se passionne pour l'aventure du vol bivouac. Je parle des barbelés. Ils sont prêts à s'engager dans une action de nettoyage.

*

Le mont Blanc est à une dizaine de cumulus. Une formalité.

Ce soir, je serai à Chamonix, peut-être même en Suisse, avec un peu de chance. Pour assurer mon coup, j'attends les thermiques vitaminés du milieu de l'après-midi.

Christophe, le berger aux génisses, me rejoint. Il a appris à voler, lui aussi, et c'est avec une pointe d'envie qu'il observe mes préparatifs.

Trois pas et l'aile me transforme en poids plume. En guise de grande envolée, j'offre à mon unique spectateur le lamentable spectacle d'un extrados s'enfonçant dans les profondeurs.

Sans bien comprendre ce phénomène, je change de versant pour m'enfiler dans un cirque calcaire exceptionnellement bien exposé aux rayons solaires. Je me prépare à subir l'assaut des turbulences et de forts courants

ascendants. Rien ne se passe, pas l'ombre d'un souffle. Je retiens le mien, pour tenter quelque chose, pour me donner l'illusion d'alléger ma carcasse. Mais c'est le calme plat, le néant intégral.

Je songe à atterrir pour juguler cette perte d'altitude, mais il est déjà trop tard. La forêt occupe toutes les parcelles de terrain et me rend prisonnier du vallon du Grand Nant et de ses lignes électriques, sous haute tension, comme moi. J'esquive la première par le haut, la seconde par le bas. La troisième, que j'évite au dernier moment, est la plus vicieuse car elle n'est pas jalonnée de pylônes. EDF a tissé une redoutable toile.

La course d'obstacle de haut voltage n'est pas terminée : en fond de vallée, coiffant le village de Grand-Coeur, deux énormes lignes se jumellent et m'imposent un grand détour, payé très cher en altitude. L'araignée de l'EDF a omis de baliser certaines lignes. Une pernicieuse discrétion dont les oiseaux sont les premières victimes et qui finira par surprendre un jour une plus grosse proie.

Ces barrages câblés franchis, je me colle à la paroi et aux arbres, profitant au mieux des rafales de vent sur lesquelles je compte pour me préserver d'un atterrissage, cent mètres plus bas. L'une d'elles, virulente, soulève énergiquement ma plume droite, et met l'aile sur la tranche, en la poussant contre le relief. Le manque de place ne me permet pas d'accentuer le mouvement, comme il le faudrait, pour gagner une indispensable vitesse et redresser la situation. J'attends les dernières secondes et les ultimes centimètres pour repousser mon trapèze et éviter un crash dans les feuillus.

Alors que je me crois seul, des fourrés et d'un animal non identifié, jaillit un cri d'effroi, fort, aigu, proche d'une voix humaine.

Navré l'ami, t'es pas le seul à avoir eu des sueurs froides.

Aigueblanche, l'Isère et la nationale sont à cinquante petits mètres à la verticale. Ils se blottissent l'un contre l'autre, ne me consentant guère de place pour un atterrissage. Aux abords du goulet de Moûtiers, dans les rafales et les turbulences, je trouve enfin de quoi contenir la perte d'altitude. Peu à peu, laborieusement, je gagne trois cents petits mètres. Je me bats plus de deux heures dans ce trou pour parvenir à une première arête où je retrouve les deux lignes de haute tension fondant sur Grand-Cœur. A la faveur d'un coup de vent clément, je parviens enfin à les survoler. J'espère ainsi atteindre la crête menant au mont Quermo. Mais l'espoir fait vivre mais pas voler : la queue entre les jambes, je suis contraint de revenir sur mes pas pour reprendre mon poste d'attente en aval des lignes.

J'en ai marre de ces ascendances aguicheuses qui me font grimper trois petits tours et puis s'en vont.

Les heures passent sans améliorer ma scabreuse situation. Le soleil décline ; dans une heure, le vent, les rafales et les thermiques vont se calmer ; je n'aurai d'autres ressources que de me poser en plaine. Deux mille mètres d'altitude auront fondu comme neige au soleil. Je ne peux pas me résigner à devoir les reconquérir à pied.

La traversée de la vallée n'apporte rien. Au contraire, sur l'autre versant, les turbulences redoublent de violence. En désespoir de cause, je tente le tout pour le tout et me laisse charrier par le vent qui s'enfile dans le goulet de Moûtiers. Au-dessous, les toits et les cheminées défilent à grande vitesse.

Depuis l'avant-veille, les terrains d'atterrissage ne se sont pas multipliés, j'ai juste assez de marge pour m'accrocher aux premiers contreforts qui dominent la ville et sur lesquels le vent est canalisé. A hauteur des chambres d'un hôtel, je

reprends enfin de l'altitude sans avoir le temps de jouer les voyeurs.

Après quelques kilomètres et une heure de vol, Notre-Dame-du-Pré me refuse ses magnifiques prés, derrière le village. Malgré mille et une révérences à la hauteur des toits, je n'arrive pas à les survoler. En échange, elle m'offre un minuscule champ dans une pente bordé d'arbres, sous le fouet du vent. C'est à prendre ou à laisser, le prochain terrain est trois cents mètres plus bas. Je prends. La manœuvre manque d'élégance, je mange la poussière et les fleurs des prés tout en appréciant les bienfaits d'un casque intégral. L'aile amortit le choc et s'en sort indemne.

Triste bilan. Après plus de quatre heures de vol, et quel vol ! J'ai régressé de dix kilomètres, avec, en prime, la perspective d'un portage de plus de mille mètres de dénivelé. Épuisé, découragé, j'ai la maigre consolation de trouver un hôtel anodin. Je m'y engouffre, m'empiffre, m'endors.

Demain est un autre jour, heureusement.

*

Trop de courbatures m'empêchent de bien dormir. A 4h30, je quitte un lit douillet pour m'attaquer au mont Jovet, aile en V sur le dos.

Entre deux interminables montées, un savoureux plat de spaghettis me rend des forces et le sourire.

Mon moral a connu une éclipse, mais il est de retour avec le soleil qui mijote ses thermiques. Sous le coup des 15 heures, l'aile s'épanouit sur l'herbe verte d'un terrain idéal pour le décollage.

Le mont Saint-Jacques, au-dessus de La Plagne, est connu pour ses ascendances. Il est à un vol plané du mont Jovet. Niché sur le versant nord-ouest, échaudé par la mésaventure d'hier, j'attends les conditions optimales pour m'envoler.

Une fois de plus le ciel et le mont Saint-Jacques ne tiennent pas leurs promesses. L'endroit, d'habitude peuplé de parapentes et de deltas, est désert ; les oiseaux battent lourdement des ailes ; il n'y a aucune ascendance, pas même un pet de vent montant de la vallée. Je suis déconcerté, ne comprenant plus rien à ces phénomènes aérologiques.

Epuisé, le moral à nouveau dans les chaussettes, je me pose en catastrophe à La Roche, au pied de la piste artificielle de bob.

Anticipant un atterrissage en Suisse, j'avais dépensé mes derniers sous français dans le Beaufortin ; désargenté, "vaché", désabusé, je sirote un énorme diabolo menthe, au bar du Bob, sans savoir comment je vais régler l'addition. Monique, la gentille barmaid, me l'offre avec un sourire en prime.

La bonne humeur revient définitivement avec Guy, deltiste professionnel de La Plagne. Intrigué par ce delta se posant dans un champ minuscule, il m'a suivi de ses jumelles. Un pique-nique improvisé surgit des besaces. Entre deux tranches de saucisson et un coup de bordeaux, il me fournit une explication logique de ce scénario météorologique exécrationnel : un air marin du sud s'éternise, apportant chaleur et humidité en altitude. Il crée un phénomène d'inversion des températures. Inversion, le mot est lâché. Elle est aux thermiques ce que la balle de fusil est au gibier : mortelle ! Après la pluie, les orages, la neige, le brouillard et le mistral, il ne manquait qu'elle pour compléter le tableau des difficultés.

De mémoire de pilote, je n'avais jamais rencontré d'aussi mauvaises conditions sur une période aussi longue. Elle me forge le caractère. J'ai attrapé une ténacité de fourmi et des muscles de chèvre des montagnes que je mets immédiatement à contribution pour attaquer le premier portage de matériel léger, vingt kilos d'accessoires, au mont Saint-Jacques, neuf cent mètres plus haut.

Ce sera tout pour aujourd'hui. Demain, je transporterai mon aile, abandonnée au bord de la route le temps d'une trop courte nuit.

Je m'endors dans un champ, sur l'alpage de l'Arpète, près des vaches et de la bergerie, parfaitement isolé du sol mouillé par de grands sacs à ordures que je n'omets jamais d'emporter.

*

Pour éviter de traverser l'énorme clapier qu'est devenu La Plagne avec une aile sur le dos, je m'engage sur un début de chemin balisé de blanc et rouge, signes distinctifs des sentiers pédestres.

Mauvaise initiative.

Au pays de la mécanisation à tous crins, cette signalisation ne correspond plus à rien. Le sentier s'est envolé avec les promesses des élus ; la friche, l'herbe haute, le bois mort et les arbres déracinés ont tout envahi.

La station dispose d'une piste de bob impraticable, fabriquée à coups de millions et de tonnes d'ammoniaque, mais n'a plus les moyens d'entretenir un modeste chemin.

Dans ce maquis, j'ai tout le temps de maudire cette absurdité olympique.

Sur la pente raide, le suintement des eaux crée des marécages. J'enfonce jusqu'à mi-mollets dans une boue qui fait ventouse. Lorsque j'essaie de retirer un pied, l'autre s'enfonce davantage. Avec le poids supplémentaire de l'aile sur mes épaules, je n'arrive pas à m'en sortir et maudis l'imbécile consciencieux qui a tracé ces signes de piste, omniprésents sur les arbres.

Après ces ventouses, les éboulis que je rencontre sur la fin de la montée sont un tapis de velours.

Guy et Annick sont au rendez-vous, sur le site de décollage. Sympathique attention, ils n'ont pas oublié le pique-nique. Les conditions de vol sont celles d'hier et des jours précédents. Elles ne méritent pas que je renonce à un après-midi de repos.

*

Je m'envole malgré des conditions mitigées, gagne deux cents mètres avec peine et prends la direction des Arcs que j'atteins à hauteur des crêtes. Des parapentistes décollent sans parvenir à conserver leur altitude. J'ai l'avantage d'être plus haut et de bénéficier des soupçons d'ascendances soufflant sur chacun des deux versants.

Au sol, cinq deltas attendent d'hypothétiques thermiques. Je poursuis ma route en direction du col du Petit-Saint-Bernard, survolant l'Isère au-dessus de Bourg-Saint-Maurice.

Derrière la station de La Rosière, des tireurs s'entraînent au ball-trap. Pour éviter qu'ils ne me prennent pour un pigeon d'argile, je leur fais de grands signes que je déguise en saluts. Leur réponse est sans équivoque, ils souhaitent me voir déguerpir. J'y compte bien, mais pas avant d'avoir exploré l'ascendance qui se trouve juste dans l'orientation de

leur rampe de lancement. Il fallait s'y attendre, le thermique est une passoire trouée de balles. Des martinets m'en signalent un autre, au-dessus d'une ligne à haute tension. J'y vole.

Les fusils tirent, les pigeons éclatent, les martinets virevoltent, je spirale. Dans l'effervescence, bien plus bas, un aigle fait de même : il se rapproche.

Les points blancs de ses ailes et de sa queue laissent supposer son jeune âge que trahit une imposante envergure de plus de deux mètres. La mienne, cinq fois plus grande, ne lui inspire ni crainte ni agressivité.

C'est la dixième rencontre depuis la Côte d'Azur et chaque fois, je ressens la même émotion d'être admis dans le royal sillage.

Depuis belle lurette, les deltas ont été adoptés par les aigles, mais il n'en a pas toujours été ainsi. Il y a une dizaine d'années, comme bien d'autres pilotes, j'avais été attaqué par l'un d'eux. L'incident n'était pas bien grave mais j'avais gardé le pénible sentiment d'être mal aimé de ces oiseaux.

Depuis, les choses ont changé ; l'irascibilité des vieilles générations n'est plus entretenue par les jeunes qui ont eu tout loisir de vérifier l'innocuité de nos intentions. Souvent nous volons en symbiose, parfois, privilège suprême, nous sommes accueillis par des pirouettes de bienvenue.

L'aigle du jour est d'un genre plutôt sérieux, sans doute un peu froissé d'avoir quelqu'un sur sa tête. Lorsque je négocie parfaitement le noyau de l'ascendance, sur deux ou trois tours, j'ai le sentiment de maintenir la distance qui nous sépare, mais, à chaque maladresse, elle s'amenuise. Pour lui, tout est facile : les imperfections du thermique sont immédiatement corrigées par le jeu de ses ailes, de ses rémiges ou de sa queue, alors que je n'ai que l'effet balancier de mon corps pour influencer sur mon delta. Parvenu à ma

hauteur, il m'observe calmement. Nous volons de concert pendant trois à quatre secondes ; moment inoubliable et furtif que je gâche bêtement en voulant immortaliser la scène avec mon appareil-photos. Il me dépasse.

La voile au-dessus de ma tête m'empêche de le voir poursuivre ses spirales parfaites. Il réapparaît enfin, ailes repliées, filant comme un obus sur l'Italie. Sans l'ombre d'une condescendance, il m'abandonne à ce thermique qui perd de sa virulence.

Impossible de dépasser la cote de 2200 mètres d'altitude, alors qu'il m'en faudrait cinq cents de plus pour franchir le col, à un kilomètre de là.

Sur le versant d'en face, sous le mont Clapey, un troupeau de vaches paît dans les verts pâturages superbement orientés au soleil. L'endroit est idéal pour un bivouac et un envol, demain, dans les meilleures conditions.

A l'alpage de Prariond officie Xavier que je surprends en pleine traite. Il m'accueille avec le sourire et du lait tiède, que j'adore, juste sorti du pis de la vache.

Avant de le rejoindre dans sa cabane, je hisse mon aile au mont Clapey afin d'avoir un maximum de chances, demain, de franchir le col. Entre les petits lacs du sommet et les névés, je retrouve avec plaisir les premiers edelweiss et, avec dégoût, les barbelés. Par réseaux complets sur plusieurs centaines de mètres, jalonnés d'imposants poteaux de fers que le béton ancre au sol pour l'éternité, ils ceignent la flore de toute la connerie humaine.

Dans la cabane de Xavier, jouxtant l'étable, nous partageons la soupe au lait et aux spaghettis. Le soleil arrose de ses derniers rayons le barrage de Tignes, au fond de la vallée de l'Isère. De la fenêtre, je revis ce dernier vol : La Rosière, son aigle et son ball-trap, les Arcs et ses libéristes anonymes, le mont Saint-Jacques qui n'a pas tenu ses

promesses et le signe de main d'une jeune fille parmi les rhododendrons.

Mes hôtes ont beaucoup de peine à imaginer que, par les airs, je sois venu de La Plagne. De la mer, encore moins. C'est si loin...

Quatre énormes lits à l'ancienne occupent l'unique chambre à coucher que nous partageons. La pièce est chaude, accueillante, authentique, à l'image de ses occupants.

*

Le temps, comme les jours précédents, est au beau fixe, contrairement aux conditions de vol.

Les cumulus ont tendance à s'effiloche, à se ramollir sous l'effet des masses d'air chaud en provenance du sud. Plutôt que de se dresser fièrement comme ils en ont l'habitude, allant jusqu'à décrocher la lune quand ils se fâchent, ils somnolent et ondulent, me rendant la tâche impossible.

Je navigue sur le mont Clapey sans savoir où chercher les airs ascendants ; j'en trouve quelques-uns, petits, au nord, à l'ouest, au sud; aucun n'est assez sérieux pour me permettre de quitter sereinement cet endroit merveilleux. Pour passer le col du Petit-Saint-Bernard, dans le prolongement de la crête, cinq cents mètres me manquent et je ne sais pas où les gagner.

Tant bien que mal, sans prendre ni perdre d'altitude, j'avance et retrouve bientôt mon royal copain de la veille. Il attend, ailes basses, sur un rocher. N'appréciant guère la promiscuité, il s'envole à mon approche et disparaît à grands coups d'aile laborieux. Les thermiques ne sont visiblement pas au rendez-vous.

J'aborde le col avec une bonne dose d'optimisme mais une très faible altitude. Seules, mes illusions passent. Je suis contraint de me poser devant la terrasse du bistrot de Lancebranlette à quelque pas de la douane française et d'un vendeur de jambons. L'aile est garée dans le parking parmi les caravanes et les bus camping.

Bénédicte, la jolie barmaid, me sert un lait orgeat bien tassé. En observant l'atterrissage, elle s'est souvenue de l'émission de télévision *Ushuaia* qui présentait, voici deux mois, mon film sur le vol bivouac. Je sens grossir mon auréole.

Le pourboire est un edelweiss. Bénédicte, émue, verse une nouvelle rasade.

Entre la sublime image de l'homme volant rayonnant sous sa voile tendue et celle du rampant humilié portant son pesant barda, il n'y a qu'une porte de bistrot que je vais devoir franchir dans quelques instants. Haut les cœurs.

Une fois n'est pas coutume, je passe la douane, à pied.

Au mont Touriasse sur le chemin du Chaz Dura, près d'une gouille dominant le lac du Petit-Saint-Bernard, je façonne mon nid dans les plis de l'aile.

*

A l'ouest, la Tarentaise étouffe sous une mer de brouillard, alors qu'au nord le mont Blanc émerge de la masse nuageuse. Au sud, aux portes du parc national du Grand Paradis, le glacier du Ruitor déploie sa queue de paon qu'une forêt, plongée dans l'ombre et les profondeurs, chatouille.

D'un côté de la frontière broutent les vaches noires valdôtaines, de l'autre, à un jet de pierre, paissent les tarentaises au cuir brun clair. Un col, une barrière et

changent le climat, les bêtes, les hommes et les mentalités. Seules les conditions de vol restent immuablement médiocres. L'inversion persiste et empêche le développement des thermiques.

Je m'envole malgré tout.

Le vent descendant du glacier et celui montant de la vallée d'Aoste me prennent en charge au-dessus de la Thuile, décidément bien nommée, pour me déposer, secoué et contrarié, près du village de La Balme, quelques petits kilomètres plus loin. La fatigue et la chaleur suffocante étant mauvaises conseillères, je laisse à une sieste, à l'ombre de mon aile, elle-même à l'ombre d'un noisetier, le soin d'atténuer leurs effets négatifs. Une fois de plus, dès que le soleil perdra ses ardeurs, il s'agira de marcher, de grimper, de suer. Un petit somme transformera cette galère en promenade.

J'attaque la montée. A 18 heures, j'ai fini de payer le premier acompte de mille mètres sur le portage.

Avec ces marches imposées, j'ai appris à prendre les choses, bonnes ou mauvaises, comme elles se présentent. Plus j'avance et plus il m'apparaît que l'effort et le plaisir forment un couple indissociable. De cet accouplement naît une intensité, une profondeur. Avec le temps, l'effort s'atténue alors que le plaisir s'accroît.

Délaissée, une vieille cabane de pierres, identique aux îtros de mon Valais natal, barre l'entrée du vallon sauvage de la Yula. A côté, une rivière large et somnolente coule ses derniers instants de paix avant de se jeter, en furie et en cascades, dans les abysses de la vallée. Au loin, un cirque herbeux souligne de vert les neiges du mont Blanc. La voilà, à portée d'aile, la borne de mon jardin.

L'agencement de la cabane se limite à un bât de mulet, un piège à renard rouillé mais fonctionnel, quelques crottes de

chèvres et un vieux matelas suspendu à une ficelle pour le protéger des rongeurs. De quoi suffire à mon bonheur devant l'orage qui menace. Au pas de course, par crainte de ne pas retrouver mes affaires dans le noir, je cavale sur le chemin inverse.

A minuit, je peux enfin jouir de l'abri et du matelas, que la fatigue rend encore plus confortable.

Je viens d'accomplir l'un des plus longs portages de ma carrière et cette corvée devient presque banale. J'oublie ma charge et mon esprit se balade dans les méandres de la forêt. Le forçat devient un randonneur et sourit à l'avenir.

Les rêves et les projets se bousculent dans ma tête ; les ours des Pyrénées croisent ceux des Apennins et d'Ouzbékistan ; la flûte de pan des Indiens andins répond au bandonéon argentin ; les silences du Bhoutan réveillent les Yétis himalayens...

Si je suis capable de gagner n'importe quel sommet à pied, si je peux survivre partout en adoptant cette philosophie de vagabond, tous les voyages, toutes les aventures sont à portée d'aile. Le vol bivouac balbutie encore. Demain, avec un matériel plus léger, encore plus performant, les projets fous perdront leur folie, comme la lune sa virginité.

*

Le brouillard confère à ce lieu un air de solitude et d'abandon, confirmé par la présence de longues orties devant la porte. Après un début d'été mouillé, voilà que l'automne, déjà, se trompe de date. Comme le dit François, berger de La Salette, le temps ne sait plus les saisons par coeur.

Un vent non identifié donne de grands coups de balai au gris opaque du brouillard et rend au vert chatoyant sa dominance. Patient, le soleil attend la fin du nettoyage.

Au vu des conditions mitigées, des thermiques velléitaires et de mon état de fraîcheur, je me coltine quatre cents mètres supplémentaires de portage pour mettre toutes les chances de mon côté.

Je tiens à affronter le fort vent de la vallée d'Aoste avec un maximum d'altitude.

Avec les marécages de La Plagne, j'avais cru atteindre le sommet des difficultés. Il y a pire : l'herbe haute et les pierres lisses d'une pente raide, arrosées de filets d'eau. Les ventouses font place au toboggan glissant et dangereux. A la première chute je cogne mon genou sur une pierre ; la douleur est fulgurante mais heureusement sans suite. Puis je pars les quatre fers en l'air pour me retrouver deux mètres plus bas, ne retenant l'aile, désarçonnée et projetée au sol, que par une extrémité. J'ai de la chance ; si je n'avais pu la retenir, elle aurait dévalé jusqu'à la rivière, deux cents mètres plus bas. Elle s'en sort indemne alors que ma main droite saigne, un doigt écorché. J'en suis quitte pour une petite frayeur et une grande débauche d'énergie pour me sortir d'un pétrin qu'un gros bouquet d'edelweiss resplendissant adoucit. La délivrance est à quelques mètres.

Le vent donne ses derniers coups de balai et s'en va à son tour, me laissant libre pour décoller.

J'aborde, en conquérant, la vallée d'Aoste, que je connais bien pour l'avoir souvent survolée. Dans le quart d'heure qui suit, je me retrouve au tapis, vaincu à Dolonne, près de Courmayeur. Cette maudite inversion de température me condamne à la médiocrité. Si j'avais pu prévoir, avant mon départ, d'être aussi maltraité par les conditions météorologiques, j'aurais renoncé à ce projet, le jugeant

impossible. La chance des aventuriers, c'est d'ignorer le prix de l'aventure.

Deux triporteurs approchent. Trois paysans, deux hommes bien en chair et une femme sèche aux rides prononcées, s'en extraient. Après une causerie qui assouvit leur légitime curiosité, ils s'en vont aux foins sur le champ voisin, le geste lent, l'échine pliant sous le poids du râteau, de l'âge et de la tradition.

Planté au beau milieu du val d'Aoste, à 1200 mètres d'altitude avec cinquante kilos de matériel à hisser sur les sommets, j'ai un gros problème à résoudre, celui du chemin à emprunter.

J'ai l'embarras du choix : le mont Chétif, à huit heures de marche, le mont de Saxe à neuf heures ou le pavillon du mont Fréty, à onze heures.

Le mont Chétif devrait suffire à ma douleur, mais je commence par piquer un somme, pour adoucir le coup et remettre mes idées en place.

La sieste me retape. Onze heures de marche ne m'effraient plus. Ce sera pour demain. Aujourd'hui, j'ai mieux à faire.

Le téléphone n'est pas loin, Genève non plus. Dans soixante minutes, elle sera là.

Au bistrot du *Sciatore* (le skieur), je retrouve celle que j'avais connue il y a belle lurette sur une piste de ski. Devant une exquisite polenta valdôtaine, nous goûtons au plaisir d'être là. Elle s'est faite belle. Ses grands yeux bleus, envoûtants et séducteurs, prennent avantage sur un visage doux et serein. Ils m'avaient subjugué, voilà que cela recommence. Bras dessus, bras dessous, comme il y a vingt ans, nous planons vers l'hôtel *Villa Maria*.

La joie des retrouvailles justifie toutes les séparations.

Pour elle, j'ai gardé mes plus beaux edelweiss, que les bergers appellent, si tendrement, les immortelles des neiges.

*

Invité du ciel, je m'envole.

Les cumulus bourgeonnants ne tiennent toujours pas leurs promesses. Impossible de grimper. Par contre je peux me promener dans les parages et lorsque je suis trop bas, prendre une ascendance, au-dessus de l'entrée du tunnel du Mont-Blanc. La configuration du terrain, l'exposition, le barrage que tait la montagne au vent de vallée, tout contribue à l'établissement des bulles thermiques, si fréquentes à cet endroit qu'elles forment un flux continu.

Alentour, la situation n'est pas aussi favorable. Une première tentative de fuite vers les grands espaces me rappelle à la prudence. Ce n'est pas le moment d'aller au tapis. Heureusement, la pompe du tunnel est fidèle. Un second essai m'amène près d'une paroi rocheuse que le calme ambiant me permet de chatouiller du bout de ma plume. Effarouchés, deux chamois fuient et rejoignent une ribambelle de congénères qui participent à une fête de famille. Jeunes, vieux, mâles, femelles, ils sont tous là, la tête levée à observer cette espèce de ptérodactyle. Un peu plus loin, dans l'échancrure d'un rocher, un couple s'abandonne aux mamours en m'ignorant.

Mais déjà, la discrète ascendance qui me supportait se lasse et disparaît. Je quitte la scène par le bas pour rejoindre mon thermique de service, que deux parapentistes occupent. Ils ne trouvent pas non plus de quoi pavaner et, après deux heures de vol stationnaire, s'en vont se poser sur le parking d'Entrèves. Je reste sur les hauteurs et atterris près du pavillon du mont Fréty.

Pour éviter de me trouver, demain, dans la même situation, je hisse mon aile quelques centaines de mètres plus haut.

*

Vais-je attraper un thermique ? Va-t-il se former à gauche, à droite? Ne va-t-il pas dévier à cause du vent? Je suis un peu stressé bien que tous les atouts soient, apparemment, de mon côté. A 2600 mètres, l'altitude est idéale, l'orientation, face au soleil, l'est aussi. Il y a bien ce fort vent d'ouest, à la hauteur des sommets, mais, là où je me trouve, il ne m'affecte pas.

En trois enjambées, je m'envole. Après quelques doutes, je parviens à me caler dans un thermique musclé. Il me hisse à plus de cinq mètres à la seconde, dans un cirque glaciaire, où défilent, séracs, crevasses et rochers. Le variomètre hurle à la joie. Moi aussi, tout en me cramponnant très fort à la barre de contrôle. La station supérieure du téléphérique s'amenuise. L'ascenseur ne s'arrête pas en si bon chemin et m'amène au nuage à près de 4000 mètres. Le spectacle est grandiose.

La vallée Blanche, ceinturée par une myriade d'aiguilles, d'arêtes et de dômes, dévoile ses charmes. Les glaciers du Géant, du Tacul, de Leschaux, de Talèfre, se déversent dans la mer de Glace qui s'ouvre sur la vallée de Chamonix. D'où je suis, je pourrais facilement y planer.

Avant-hier, je rampais dans les profondeurs ; hier, je stagnais au purgatoire ; aujourd'hui je suis propulsé au septième ciel, comme un bouchon de champagne. Les bulles sont partout, il suffit de se mettre à l'intérieur et de se laisser monter.

Dans cette symphonie, je dois mettre un bémol à mon euphorie. Mon appareil-photos refuse de coopérer alors que le cumulus songe à m'aspirer ; je règle le premier, fuis le second alors que le vent d'ouest commence à fouetter tous azimuts.

Après l'aiguille du Géant, je taquine les ascendances des Grandes Jorasses. Le plein d'altitude effectué, je fonds sur le col Ferret à la frontière italo-suisse en passant sous le vent du massif. La descente est vertigineuse, mon variomètre hurle à la mort.

Le col franchi de justesse, je ne parviens pas à enrayer la perte d'altitude. Pour éviter la catastrophe d'un atterrissage en fond de vallée, je suis contraint de me poser près d'une cabane d'alpage à 1700 mètres.

En quelques minutes, j'ai perdu, bêtement, plus de deux mille mètres que j'aurais probablement pu conserver en changeant de versant.

Il est 15 heures, j'ai le temps de monter mon matériel plus haut afin de pouvoir décoller à nouveau. De là, avec un peu de chance, je pourrai atteindre en planant, le village d'Orsières et sa fameuse "pompe à couillons". A cet endroit, la montagne fait barrage au fort vent de vallée qui s'établit à partir de midi, lorsque le soleil devient ardent. Jusqu'à son déclin, en début de soirée, la pompe est alimentée sans cesse. Le premier couillon venu, suspendu à un bout de tissu, est assurément propulsé vers les hauteurs.

Je grimpe au pas de charge et déplie mon aile devant des bergers, surpris par tant de hâte. Je m'envole par vent nul, sur un terrain bosselé qui m'empêche de courir tout mon soûl pour prendre un maximum de vitesse. Après les rhododendrons et les pâquerettes, je frise le code et un toit de tôle, comme un imbécile à la mémoire courte.

Le couillon, par contre, a calculé juste. La pompe, atteinte à grand-peine, est fidèle au rendez-vous.

En quelques minutes, je fais le plein d'altitude. Seule une chaîne de montagnes, aisément contournable par Champex et le mont Catogne, me sépare de Verbier, où je compte surprendre quelques amis. Avec l'heure qui avance, le soleil

qui décline, l'orage qui menace, c'est une course contre la montre ; de celles dont j'avais cru pouvoir me passer grâce à une raisonnable gestion du temps.

La leçon ne tarde pas. Un front d'orage se déverse du massif du Mont-Blanc, inversant le vent de vallée. En désespoir de cause, m'apercevant du phénomène, je retourne précipitamment à ma pompe. Trop tard. Je me pose au-dessus d'Orsières. Couillonné !

Ailes déployées, je suis sur un versant très raide, entièrement recouvert d'une épaisse couche de sable dissimulée sous des touffes d'herbes. Je laisse toutes mes forces à gravir les vingt mètres qui me séparent de la gravière. Après les ventouses de La Plagne, le toboggan de la tête des Vieux, je goûte, pendant vingt bonnes minutes, au calvaire des pentes de sable fin...

Je suis là, obligé de m'engouffrer dans une guérite de planches pour me protéger de la pluie alors que je devrais être avec les bergers, tout là-haut sur la montagne. Le vagabond s'est effacé, le compétiteur, mon âme damnée, est revenu, fanfaronnant, prendre sa place. Vingt ans de règne ne s'effacent pas si facilement. Je commence à connaître le mal aussi bien que le remède. Casser le chronomètre, ne pas courir, botter le c... du fanfaron.

Auparavant, il s'agit de régler la facture. Elle est salée. Il va falloir marcher !

A l'auberge du village, c'est la fête nationale du 1^{er} Août. Malgré les feux et pétards qui éclatent de partout, jusque sous mes fenêtres et à l'intérieur du bistrot, je m'endors d'un sommeil de plomb.

*

A l'hôtel de l'Union, le réveil sonne à 4 heures.

Entre un petit portage de trois cents mètres, sans garantie de pouvoir quitter Orsières, et un autre de mille quatre cents mètres qui me permet de décoller dans la vallée de Verbier, je choisis, sans trop d'hésitations, le second. Je paierai les bêtises au prix fort.

Entre deux montées, je me laisse aller au maraudage des framboises et des groseilles dans les potagers clos de Reppaz, avant d'ingurgiter un litre de lait frais et tiède à l'alpage du Six Blanc.

A 15h30, après onze heures d'efforts, je décolle enfin. Les conditions s'avèrent excellentes. De-ci, de-là apparaissent des deltas et des parapentes venant de Verbier où se prépare une grande compétition. Les taches multicolores se multiplient ; elles sont partout, au sol, dans les vallons, près des parois, sur les cimes, sous les nuages. Deux grands corbeaux m'indiquent le noyau du thermique, près du Petit Combin, qui peu à peu laisse apparaître son frère, le Grand, tout aussi blanc que lui.

Mais la vallée du Rhône me tend les bras. Seule une crête de montagne m'en sépare.

Au pied du mont Fort, un gros bouquetin mâle, reconnaissable à ses énormes cornes cannelées et à sa barbichette, domine les onze membres de sa harde et surveille les parages. A mon approche, il reste serein : je ne veux pas une alerte, à peine un hochement de tête et encore, il en profite pour se gratter le dos avec sa longue corne.

Je survole en sens contraire et en moins de deux heures, la route que j'avais mis dix-sept heures quarante-cinq minutes à parcourir, à ski et sans interruption, avec mes amis Girod et Robert-Tissot. Parti dans la nuit des pieds du Cervin, nous étions parvenus au petit matin à la tête Blanche où le vent

glacial était à la limite du supportable. Aujourd'hui, par le ciel, tout est simple.

Dans une fraîcheur agréable, à l'ombre des cumulus, les souvenirs défilent.

Chemin faisant, dans la facilité d'une route que je connais bien, parsemée de thermiques, j'ai tout le temps d'observer ce magnifique canton, aux cinquante sommets de 4000 mètres, qui est le mien.

Le ciel s'est obscurci, l'orage menace. Depuis le moment du décollage, je vole avec le harnais ouvert sur mes jambes ; la fermeture à glissière ne supporte plus l'excédent de poids indispensable aux bivouacs. Après onze heures de marche et trois heures trente de vol, je commence à sentir la fatigue. Il serait dangereux de poursuivre. J'atterris au Signalhorn, à 2600 mètres, dans le Turtmantal haut valaisan. Sur cette montagne nue et désolée, j'ai l'impression d'être au bout du monde et ce n'est pas déplaisant.

A la nuit tombante, je me glisse dans les bras de mon aile, en écoutant quelques chansons nostalgiques sur ma minuscule radio et m'endors, heureux. Depuis deux jours, les conditions météorologiques sont devenues conformes à celles qu'un libériste est en droit d'attendre d'une saison d'été. Enfin !

Il pleut au sud. J'implore le ciel pour qu'il réserve ses larmes à l'Italie. J'ai déjà donné.

*

Nuit pleine, profonde, réparatrice.

Sur l'herbe à la belle étoile, dans le foin d'une grange ou sur les planches d'un cabanon, je dors comme un bébé après sa tétée. Les sonnailles des moutons ponctuent mon réveil

d'un grand point d'interrogation. Béliers ou brebis? Leurs cornes me font pencher pour les premiers, leur nombre et la présence d'agneaux, pour les secondes. Les deux sexes se cacheraient-ils sous une même apparence? Les longs poils beiges empêchent toute vérification. L'extrémité de leurs pattes est noire, comme leur museau auréolé d'une toison claire, bouclée et abondante, de laquelle émergent deux oreilles noires surmontées de cornes torsadées en forme d'accent circonflexe. Ils ont fière allure. Bien que rendus à l'état sauvage sur ces hauteurs qui sont les leurs, ils ne semblent guère gênés par ma présence. Sans trop de peine, je parviens à approcher et à caresser le plus gros d'entre eux, allant, pour les besoins d'une photo, jusqu'à placer mon bonnet rouge sur sa tignasse, ce qu'il n'apprécie guère. Je suis honoré de ce privilège de convivialité de la part d'ovidés réputés plus farouches. Avec ma face burinée, noircie par la crasse et le bronzage, ma barbe et mes cheveux ébouriffés, ils me prennent peut-être pour l'un des leurs.

Un peu pressé par le programme du jour, je dois mettre, à regret, un point final à cette bucolique rencontre.

Il n'y a pas d'eau dans ce désert d'altitude. D'après une estimation à la jumelle, la source la plus proche est à deux heures de marche. C'est trop. La rosée déposée sur l'aile étanche une première soif mais ne me permet pas de faire une provision de cet indispensable liquide. Je passe sur la face nord où quelques restants de névés n'en finissent pas de mourir. La neige fond sur la peau de daim de ma gourde basque ; avec précaution, je fais alors couler l'eau dans la gourde cycliste que je garde toujours à portée de main en vol. L'opération prend une bonne demi-heure.

De l'autre côté de la vallée du Rhône sous le mont Bonvin, je distingue clairement, aux jumelles, mon chalet d'alpage dans une grande clairière à la lisière supérieure des forêts. Il

est ouvert aux gens de passage. Les bouteilles de la cave vont et viennent au gré des humeurs et des visiteurs.

Au-dessous, la tôle d'une voiture me fait des clins d'œil. L'ami Algé est à son chalet. A une forêt de là, ma lorgnette plonge dans l'appartement de ma chère maman. Elle s'y trouve probablement.

Un couple d'aigles couronne le sommet de ses circonvolutions ; c'est le signal du décollage qu'un planeur vient valider.

La route est tracée ; je remonte le Rhône. Sur les haut de Brigue, une pompe, dite "à grands couillons", est connue de tous les volatiles du monde. L'ascenseur est assuré, il tombe rarement en panne. Il suffit d'appuyer sur le bouton correspondant à l'altitude souhaitée.

J'appuie sur le numéro quatre et dans l'allégresse, à plus de sept mètres seconde, je me laisse entraîner dans le centre du noyau et me retrouve à quatre mille mètres. En plein cœur des Alpes, l'horizon s'enfonce, glaciers et sommets surgissent de toutes parts, l'hospice du Simplon s'aplatit, Brigue disparaît. C'est l'ivresse.

A la sortie du thermique, quelques vigoureuses turbulences me rappellent à la réalité. Au sud, l'Italie est parée de noir, voilée de pluie, alors qu'au nord le ciel est d'un bleu limpide ; entre les deux, au loin, des nuages lenticulaires jouent les traits d'union en laissant planer un doute.

Aimanté par la beauté de la langue glacière d'Aletsch, je saute sur le prétexte d'un risque de pluie et traverse la vallée pour fondre sur Fiesch, l'un des plus fameux site de vol libre d'Europe. A Kühboden, où j'atterris, je pourrai boire, manger, téléphoner et surtout me laver.

Un front froid bienvenu traverse les Alpes et m'accorde un jour de congé.

Ce rafraîchissement de température, entre deux périodes de beau temps, est de bon augure ; les variations favorisent le développement des thermiques. Il ne me reste qu'à attendre, dans les commodités d'un hôtel de montagne, que le ciel veuille bien organiser la suite du voyage.

Je profite de ce répit pour donner quelques nouvelles à la presse. Dès les premières heures du matin, trois journalistes me rejoignent pour faire quelques photos et une interview. Par téléphone, je participe à deux émissions radio. Entre deux, des libéristes m'apostrophent et me posent mille questions.

A la douce solitude des semaines passées, succède l'effervescence. Je suis disponible, assoiffé du désir de partager cette merveilleuse aventure, fier de l'image qui s'en dégage, flatté dans mon ego. Pour impressionner mes interlocuteurs, j'emprunte un centimètre et calcule les distances parcourues, comme si un tel voyage pouvait se résumer en kilomètres. Il faut accoler plusieurs cartes de géographie pour suivre le tracé. Excité, je retrouve en quelques heures le langage de la performance, les clichés du compétiteur, les expressions des gens pressés, condamnés à survoler le sujet et à faire mouche sur l'interlocuteur.

Le monde bascule. Je suis pris dans un thermique que je ne contrôle plus. L'aile n'est plus là pour me soutenir, le vagabond non plus. Ils attendent dans la montagne que je revienne à l'essentiel.

*

"Une fissure dans son œuvre avait permis le drame, mais le drame montrait la fissure, il ne prouvait rien d'autre.

...
Une fois la route tracée, on ne peut pas ne plus la poursuivre. "

Vol de nuit, Antoine de Saint-Exupéry.

Kühboden, 5 août 1992

La réputation de Fiesch n'est pas usurpée. Les conditions de vol sont remarquables dans un paysage exceptionnel qui se savoure avec des yeux d'oiseau. La beauté du spectacle ne se dévoile intégralement qu'aux seuls pilotes que l'altitude n'effraie pas.

A trois mille mètres, le plus majestueux des glaciers, celui d'Aletsch, apparaît dans toute sa splendeur. Sa longue langue, zébrée de noir, naît dans la blancheur des neiges éternelles, fait un coude sur les parois grises de l'Eggishorn, et meurt dans la verdure du fond de la vallée.

A partir de quatre mille mètres, Sa Majesté livre ses seigneuries aux regards des élus : sur la partie sommitale, les imposants glaciers de l'Erwigschneefeld, du Jungfraufirn et de l'Aletschfirn se rejoignent sur une place de la Concorde, mille fois plus grande que son homonyme, et la coiffent d'un trirègne. Dans la partie incurvée, le Mittlerer et l'Oberer Aletschgletscher, cantonnés dans d'énormes cirques rocheux, se fauillent par deux étroits goulets et s'accrochent à son ventre. A l'ouest, épousant sa courbe, le Fieschergletscher est condamné à jouer les parenthèses. En d'autres lieux, il serait célèbre, comme la dizaine de glaciers alentour, impressionnants mais anonymes.

De tous côtés volent des essaims d'hommes oiseaux. Assis sur une balançoire ou couchés dans un harnais, ils font des spirales, montent, marquent tous les étages de l'invisible ascendance qui se devine à la progression de ces points multicolores. Parvenus au nuage, ils s'y collent, s'éparpillent, disparaissent, réapparaissent. Le ciel gris déborde de voiles qui se déplacent en silence, comme envoûtées par la magie de cette énergie douce qui les fait monter. C'est une fête étourdissante ; planeurs et choucas s'en mêlent. Ça vole partout.

Sans cesse le thermique est alimenté de nouveaux arrivants. A mon tour de prendre le bain de foule en prenant part au manège.

Une dernière fois, je photographie le glacier d'Aletsch puis me laisse entraîner dans le cortège des deltas et des parapentes.

Chaque nuage est un aspirateur. Qu'il est aisé de voler et d'avancer dans de telles conditions !

Malgré cela, je ne suis pas à mon affaire. Je vole mal. Mes sensations sont inhabituelles, mes décisions sont influencées par toutes ces ailes qui m'entourent. Elles sont tantôt amies, indiquant des ascendances, tantôt concurrentes qu'il faut devancer, par réflexe et par jeu.

Au col du Grimsel, la plupart des pilotes ont fait demi-tour. Quelques-uns, courageux, qu'un plafond bas ne rebute pas, tentent le passage du col de la Furka.

Sur les rochers ensoleillés précédant le glacier du Rhône, à la verticale des séracs et des innombrables touristes, je négocie les miettes d'un thermique. Un collègue moins chanceux, ou moins têtu, prend la poudre d'escampette en perdant un maximum d'altitude. J'insiste, gagne cent mètres, traverse le glacier dans l'espoir de trouver une ascendance au-dessus des capots de voitures alignés sur un parking.

Mieux que le goudron et la pierre, la taule restitue la chaleur et génère des thermiques. Celui-ci n'est pas bien gros mais il me permet de dominer légèrement le col.

Passera, passera pas ?

La réponse ne tarde pas, un vent de face, en provenance du col, m'en barre l'accès. Pour éviter l'atterrissage au fond du trou, je me pose immédiatement, à hauteur du col, à deux mille quatre cents mètres. En d'autres circonstances, plus concentré, je serais passé.

Il est encore tôt. Je ne me résigne pas à cette situation et décide de gravir les trois cents mètres nécessaires à un nouveau départ.

Dans ma tête trottent les événements de la veille, les interviews, les photos, les émissions de radio, salaire du fanfaron.

Sur le minuscule bout de route que je dois arpenter, la circulation dense me contrarie. D'une voiture, sort Claude, un ami perdu de vue. Il m'invite à prendre un verre au bistrot du col. Partagé entre le souci de ne pas décevoir un copain et l'urgence de décoller, j'hésite, refuse et finis par accepter. Entre la commande et le service, je m'échappe un instant pour porter l'aile sur quelques mètres, indécis, incohérent. Claude a entendu la radio, lu les journaux ; il me félicite, emballé par cet exploit. A l'affût des compliments, mes démons resurgissent. Le compétiteur triomphe. Le fanfaron bombe le torse.

En moins de deux jours, j'ai oublié la simplicité et l'esprit du vol bivouac. Le vagabond s'est effacé sur la pointe des pieds, peu enclin à la bagarre.

Je hisse enfin mon matériel trois cents mètres plus haut mais cet effort est bien trop court pour me rappeler à l'humilité.

Avant chaque décollage, d'habitude, je fais une petite séance de concentration pour anticiper le vol et affiner ma condition psychique. Trop agité, je balaie ces préliminaires, rompant avec le rituel qui coordonne chacun des gestes du départ. Pressé, je n'enfile ni mes gants, ni mes lunettes, ni un pantalon par-dessus mon short. Tout disparaît, en vrac, dans une poche.

Mon esprit est partout, sauf là où il doit être.

J'empoigne l'aile par les barres du trapèze et m'élançe de tout mon soûl. Un, deux, trois, quatre pas, au cinquième, je suis en l'air.

Un dixième de seconde m'est nécessaire pour savoir que je ne suis pas solidaire de mon aile. J'ai oublié d'accrocher le mousqueton du harnais à la sangle de l'appareil. Je suis dans le vide, suspendu par les bras. L'aile, déséquilibrée, pique du nez sur les rochers dix mètres plus bas.

Il n'y a qu'une chose à faire: tout lâcher.

Je tombe comme un sac de courrier jeté à pleine vitesse d'un avion postal. J'atterris lourdement sur une minuscule parcelle d'herbe, providentielle au milieu des pierres. Le contact est violent et je rebondis comme une balle avant d'être immobilisé pour le compte.

Quelques secondes plus tard, à moitié inconscient, j'aperçois l'aile.

Elle vole, seule.

Son assiette est parfaite, sa ligne droite. Sereine sous l'impulsion d'un thermique, elle entame des circonvolutions régulières comme nous l'avions fait si souvent ensemble.

- Non! Reviens! C'est trop con!

Je pleure. Elle tourne, tourne, tourne pendant de longs instants ; puis, silencieuse, disparaît de ma vue derrière les crêtes rocheuses.

Alors, seulement, je me rends compte de l'ampleur de la catastrophe et de ma chance. Une forte douleur au bras droit m'indique, sans équivoque, qu'il est cassé. Je l'immobilise en bandoulière et profite de ce qu'il est encore chaud pour ôter mon harnachement. Il faut faire vite et chercher de l'aide.

Mes affaires, parmi lesquelles le parachute qui s'est ouvert dans la chute, placées bien en vue, je descends en direction du col, d'un pas incertain. Je suis encore sonné, contusionné un peu partout, mais, à part ce bras en marmelade, je n'ai apparemment rien de grave.

Quelques promeneurs ont aperçu les dernières voltes de l'aile et viennent à ma rencontre. Visiblement impressionnés, ils m'entraînent vers une caserne militaire. Je refuse leur aide pour franchir les derniers mètres mais, à peine assis sur une chaise, toute tension relâchée, je tombe en syncope.

Deux fois, au cours du voyage, j'avais rêvé que je montais dans une voiture, transgressant irrémédiablement les règles du vol bivouac. Au réveil, je crois sortir de l'un de ces affreux cauchemars.

Mais les glaciers sont ternes, l'étoile d'Aletsch ne brille plus, Kühboden et Fiesch se cachent sous la carlingue. Dans les vibrations et le bruit des rotors, un hélicoptère m'amène à l'hôpital de Brigue. C'est un cauchemar et je ne rêve pas.

Impardonnable erreur. A Fiesch, une fois de trop, j'ai laissé mes démons prendre la barre de contrôle. En voulant tout à la fois être et paraître, j'ai fait fuir, définitivement, l'esprit du vagabond, peu enclin à s'imposer par la force. Oublier de s'accrocher n'est pas un accident de vol. C'est l'aboutissement d'un désaccord profond, d'une désunion de l'esprit et de l'acte.

Avec le vol bivouac, je cherchais des kilomètres, j'ai trouvé une philosophie. Elle est exigeante et je ne l'ai bien compris que dans un grand fracas.

Le vagabond reviendra car le compétiteur est mort. Il gît avec son ombre, le fanfaron, au pied d'une petite falaise sur les hauts de la Furka.